

LA KOUUMIA

BULLETIN DE LIAISON DE

L'ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A.I.
EN FRANCE



Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - «J.O.» du 1^{er} mars 1958

14, rue de Clichy, 75009 PARIS - Tél. : 48.74.52.93

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND (†)

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Général d'armée A. GUILLAUME (†), généraux GAUTIER (†) (4^e G.T.M.), LEBLANC (†) (1^{er} G.T.M.), BOYER de LATOUR (†) (2^e G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3^e G.T.M.), PARLANGÉ (†) (4^e G.T.M.), de SAINT-BON (†) (3^e G.T.M.), TURNIER (†) (2^e G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.), colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), colonel LUCASSEAU (†).

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD (†), général MELLIER (†), André MARDINI.

SECRÉTAIRES GÉNÉRAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (†), colonel Jérôme de GANAY, colonel Guy de MAREUIL (†), colonel Georges GAUTIER (†).

MEMBRES D'HONNEUR

Colonel BAL MADANI, colonel Jean SAULAY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAUGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Jean-Baptiste EYHARTS, Jérôme de GANAY, Mme GARRET, MM. Yves HUCHARD, le général LE DIBERDER, Marc MERAUD, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PICARDAT, Pierre PREMOLI, Maurice RAULT, M^e Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, le général Jean WARTEL.

BUREAU

Président	Général FEAUGAS	Tél. :	57.40.40.02
Vice-président	Léon MERCHEZ	Tél. :	(1) 42.28.31.02
Secrétaire général	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél. :	(1) 47.63.36.65
Conseiller administratif	Yves HUCHARD	Tél. :	(1) 45.53.06.49
Trésorier	Henry MULLER	Tél. :	(1) 48.47.11.42
Conseiller relations publiques	André NOEL	Tél. :	(1) 47.04.99.20

SECTIONS

b) Membres de droit : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A.	Roger DUMONT	Tél. :	88.69.62.41
Aquitaine	Commandant SERVOIN	Tél. :	56.80.47.44
Corse	Xavier COLONA	Tél. :	95.65.01.64
Languedoc	Commandant Pierre BRASSENS	Tél. :	61.62.82.28
Marseille	Commandant FILHOL	Tél. :	75.01.35.26
Nice - Côte d'Azur	Colonel Georges BERARD	Tél. :	93.81.43.78
Ouest	Renaud ESPEISSE	Tél. :	99.97.05.44
Paris - Ile-de-France	Colonel Jean DELACOURT	Tél. :	(1) 39.51.76.68
Pays de Loire	Colonel DELAGE	Tél. :	41.88.05.11
Pyrénées	Commandant GUYOMAR	Tél. :	59.02.81.09
Rhône-Alpes	Colonel MAGNENOT	Tél. :	74.84.94.95
Roussillon - Bas Languedoc	Commandant CAMRRUBI	Tél. :	68.50.21.77
Vosges	Lieutenant-colonel J. VIEILLOT	Tél. :	29.65.76.57

Association des descendants : commandant Georges BOYER de LATOUR Tél. : 94.76.41.26

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : colonel DELAGE, commandant DALLONEAU, Mme André PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. : (1) 48.74.52.93. — C.C.P. Paris 8813-50 V.

Porte-drapeau : Pierre PREMOLI.

Cotisation : annuelle, 150 F; cotisation seule, 50 F.

Pour tout changement d'adresse, envoyer 3 F en timbres-poste.

Permanence : mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures au siège.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à

M. le secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009, Paris.

Téléphone : pour appeler Paris et la région parisienne de la province, faire le 16-1, puis le numéro à 8 chiffres.

Réunion amicale mensuelle : chaque 3^e mardi du mois, de 17 heures à 19 heures, au siège :

14, rue de Clichy, 75009 Paris - Métro : Trinité - d'Estiennes-d'Orves.

SOMMAIRE

	Pages
EDITORIAL	3
LE MOT DU TRESORIER	4
PHOTO DU MONUMENT DU COL DU TEGHIME	5
PROCES-VERBAL DU C.A. DU 24 OCTOBRE 1989	6
PROCHAINE REUNION	9
ASSOCIATION DES DESCENDANTS	
— Le mot du président	10
— Bilan financier	11
VIE DES SECTIONS	
— Aquitaine	12
— Corse	13
— Marseille	148
— Rhône-Alpes	15
CARNET	
— Naissances	17
— Fiançailles	17
— Mariages	17
— Décès	18
— Promotions - Nominations - Décorations	18
IN MEMORIAM	
— Le lieutenant-colonel Saulay	19
— Allocution du colonel Mathieu	19

— Souvenirs, par M. Bourras	21
— Le lieutenant-colonel Saulay, par Marc Méraud	22
— Le lieutenant-colonel Saulay, par Yves Huchard	24
— Le général de C.A. Vaillant	25
— Allocution du général Coullon	25
— Hommage du général Feugas	26
— Le lieutenant-colonel Guy Delafon	27
— Le P.P. Gilbert Brossard	28
— Rectificatif à l'hommage du capitaine Servoin au général Leblanc	29

TRIBUNE DE L'HISTOIRE

— Souvenirs des débuts du Protectorat marocain, par Guillaume de Tarde (1 ^{re} partie)	30
— Quelques souvenirs du Maroc, par P. Lafaye	41

ARTICLES DIVERS

— Tagounit, quarante-trois ans plus tard, par P. Azam	49
— Un auxiliaire inattendu des A.I., par P. Azam	51
— Opinion d'une jeune allemande sur les goums	52
— A chacun ses souvenirs, par P. Charvet	53
— Remerciements	53

BIBLIOGRAPHIE

— Appel pour un livre d'art en projet et réponse des descendants, par Pierre Azam	54
— <i>Histoires et coutumes berbères</i> , par P. Préfol	55
— <i>Dédale</i> , par L. Collins	56
— Lettre ouverte aux coupeurs de tête et aux menteurs du bicentenaire, par Ph. de Villiers	57

AVIS

DIVERS

— Recherche de documents sur l'Indochine	59
— Démarches à accomplir par le conjoint survivant	59
— Almanach du combattant	59
— Anciens combattants, vos tiers provisionnels sont à la baisse!	60
— L'Armée d'Afrique	60

EDITORIAL

Comme chaque année depuis douze ans à pareille époque, je souhaite que par ce bulletin la Koumia soit présente au sein de vos familles afin de participer aux vœux que vous échangez.

C'est à tous les membres de la grande famille des goums et des A.I. et à chacun de vous en particulier que j'adresse mes vœux amicaux pour 1990.

L'année passée a été, hélas! marquée par de nombreux décès dont ceux de deux de nos présidents d'honneur les généraux Leblanc et Turnier et celui de notre fidèle et dévoué Jean Saulay : mais aussi grâce à votre soutien, par notre maintien à Montsoreau et l'ouverture à l'E.A.A.B.C. d'une bibliothèque de la Koumia dépendant de notre musée, gérée par la bibliothécaire diplômée de l'Ecole.

L'année nouvelle s'annonce, hélas! sous de difficiles auspices : l'Association des parents des tués, qui avait accepté d'accueillir notre siège social, en cours de dissolution, a décidé de résilier le bail de la rue de Clichy dès le 1-2-1990.

Il va donc falloir déménager d'ici là dans un local qu'il reste à trouver.

Nous avons entrepris dès octobre les recherches nécessaires jusqu'ici sans résultat satisfaisant et je fais appel à tous, à nos amis parisiens surtout, pour nous aider à trouver un toit.

Nous avons entrepris dès octobre les recherches nécessaires jusqu'ici sans résultat satisfaisant et je fais appel à tous, à nos amis parisiens surtout, pour nous aider à trouver un toit.

Dans la tempête le marin sur son voilier dit s'il est pessimiste que le vent est mauvais, s'il est optimiste que le vent va changer, et s'il est réaliste : assurons les voiles.

*Avec votre aide nous les assurerons en hurlant dans le vent
ZIDOU L'GOUDEM.*

Général André FEAUGAS.

LE MOT DU TRÉSORIER

Je joins mes vœux à ceux de notre président. L'année 1990 s'annonce pour moi avec ses ennuis : le déménagement, les factures, des liquidités quasi nulles. Or, l'argent, c'est le nerf de la guerre (et il est indispensable en temps de paix). Aussi je vous serais reconnaissant de vouloir bien régler votre cotisation au cours de ce premier trimestre 1990, comme le prévoient nos statuts.

Merci à tous ceux qui ont déjà songé à envoyer la cotisation, et aussi à tous ceux que cet appel touchera.

A bientôt, Inch Allah!

BOU SENDOUQ.



Le monument des goums



**Le monument des goums
au col du Teghime (Corse).**

C'est le commandant Marchetti-Leca qui fut le promoteur de l'érection du monument du col du Teghime.

Sur la face du monument est gravée en lettres d'or cette inscription, extraite de l'œuvre du commandant Hubert :

*« Remplis du souvenir d'une lumière unique,
leurs yeux se sont fermés aux brumes d'Occident...
Seigneur...
Permettez que les durs guerriers de Berbérie,
qui ont libéré nos foyers et apporté à nos enfants
le réconfort de leur sourire,
se tiennent auprès de nous, épaule contre épaule...
et qu'ils sachent... ô qu'ils sachent, Seigneur,
combien nous les avons aimés. »*

PROCÈS-VERBAL DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 24 OCTOBRE 1989

Etaient présents : Le général Feaugas, M^e Réveillaud, MM. de Roquette-Buisson, Muller, Delacourt, Rault, Cramoisy, Meraud, Espeisse, Noël, Léonet, Delage, de Chaunac, Magnenot, Mikcha, Huchard, de Ganay, Boyer de Latour, Eyharts.

Etaient excusés : Mme Pasquier, le général Le Diberder, MM. Dumont, Brasens, Guyomar, Berard, Servoin, de Bouvet, Mme Brault.

Le président ouvre la séance du conseil d'administration à 17 h 30 en faisant respecter une minute de silence à la mémoire de ceux qui nous ont quittés depuis l'assemblée générale de juin dernier, hélas! trop nombreux : Dr Serres, Col. Saulay, Col. Delafon, Guy Cerf, Adjt Camille Boue, M. René Maure, Gal Vaillant, R.P. Brossard, Mmes Filhon et Sarraute, adjt-chef Bonfils, Col. Vulpillieres. Descendants : Roger Clemeceau, Pierre de Mareuil.

Le président remercie ceux qui sont venus de province (Marseille, Strasbourg, Lyon, Biarritz...).

Situation financière

Elle n'est pas alarmante, mais préoccupante.

- 1987 : 528.237 F en caisse ;
- 1988 : 622.351 F en caisse ;
- 1989 : 545.006,07 F en caisse au 30 septembre 1989.

Le Conseil se refusant à augmenter les cotisations, décide de limiter les bulletins de liaison à 60 pages maximum, afin de réduire les dépenses qui ne cessent d'augmenter. M. Muller conserve les fonctions de trésorier jusqu'à ce qu'un remplaçant puisse être trouvé, tout en maintenant sa démission.

Effectifs

Les effectifs sont stables : 1989, 1.197 adhérents (868 goumiers, 225 veuves, 104 amis), contre 1.099 adhérents en 1987 et 1.203 en 1988.

L'assemblée générale de Montsoreau

Le président remercie encore les Col. Delage et Brion, et M. Huchard pour l'organisation de cette assemblée.

Elle a été déficitaire de 6.000 F, s'expliquant comme suit :

- 1^o aucune subvention de la part du Conseil général du Maine-et-Loire (pour les autres assemblées générales nous avons obtenu en moyenne 5.000 F de subvention) ;

2° Malgré les appels du président durant toute l'année afin que nous soyons nombreux à participer à l'assemblée générale de Montsoreau pour montrer notre détermination à ce que notre musée reste au château de Montsoreau, nous n'étions que 190 le samedi soir et 175 le dimanche, contre 230 en 1986.

Attributions des Bourses

Trois bourses ont été accordées par le conseil d'administration dont une en commun avec l'Association des descendants.

Fondation Koumia / Montsoreau

La bibliothèque de l'Ecole militaire de Saumur a une section spéciale « Koumia », où tous nos livres sont transférés et peuvent enfin être compulsés. La vareuse du capitaine de Bournazel est mise en vitrine. La vitrine a été faite et offerte par l'Ecole de Saumur que le président remercie.

Situation financière de la Fondation

Elle est saine. 1989 : 535.386 F, somme à laquelle il faut ajouter les rentrées des 2^e et 3^e trimestres, ce qui porte l'avoir global de la Fondation au même niveau que celui de la Koumia.

Vie de l'Association

Le président nous fait part de ce que l'Association des parents des tués devant se restructurer, résilie le bail de la rue de Clichy à compter du 1^{er} février 1990. Il est donc primordial de trouver un local de deux pièces minimum avant cette date. Toutes les propositions sont attendues au bureau.

Projets

Nous reprenons notre projet de l'an dernier, de donner à une promotion de l'Ecole de Saint-Cyr, le nom du « général Guillaume », le président et le bureau se chargent des démarches à faire.

Le timbre postal ou la flamme postale, le projet est à l'étude avec M. Rault.

L'assemblée générale à Lyon en juin 1990

Le colonel Magnenot est venu de Lyon pour nous donner les premières précisions. Tous les contacts (militaires, mairie, etc.) ont été très bons et bénéfiques. Il nous a présenté une ébauche d'un programme qui satisfait le conseil d'administration et adressera au secrétariat avant fin janvier un projet détaillé et chiffré à soumettre au conseil d'administration de février 1990.

Questions diverses

— Le président va faire le nécessaire pour que le monument des goums sur l'île d'Elbe soit entretenu.

— Le président a profité d'un séjour dans le Var, pour aller voir la nécropole de Fréjus ; il lui a été dit que l'inauguration aurait normalement lieu en avril 1990.

— Le président, M. de Roquette-Buisson et M. de Bouvet sont en relation avec la mairie du 17^e arrondissement, en ce qui concerne le texte de la stèle du maréchal Juin, dont l'édification est en projet, place Péreire, à Paris.

— M. Fougerolles nous a informés des émissions passées sur France-Culture moins qu'élogieuses concernant les goums. Une lettre a été adressée par le président au directeur de France-Culture qui s'en est « diplomatiquement » excusé. Nous demandons à tous ceux qui regardent la T.V. ou écoutent à la radio des émissions portant atteinte à l'honneur des goums, de nous le faire savoir afin de réagir dès que possible.

Histoire des Affaires indigènes

Le colonel Méraud remercie tous ceux qui lui ont envoyé photos, anecdotes, etc. La rédaction du livre est presque terminée mais il ne paraîtra pas avant un an. La préface sera faite par le professeur Martel de la Faculté d'Aix-en-Provence.

— Le président demande au commandant Boyer de Latour de désigner un représentant de l'Association des descendants pour participer aux conseils d'administration de la Koumia, qui pourrait être celui faisant partie du comité de lecture (la secrétaire actuelle de la Koumia pouvant s'il le désire accomplir cette double mission). M. Noël sera en principe le représentant de la Koumia aux conseils d'administration de l'Association des descendants.

Un tour de table est fait :

— Le colonel Delacourt nous fait part de ce que l'Association des anciens S.A.S. demande qu'un membre de la Koumia fasse la liaison avec eux. M. Noël a accepté cette mission.

— Le colonel de Ganay donne à la Koumia des dessins du commandant Ithier.

— M. de Chaunac lit une lettre émouvante d'une jeune marocaine remerciant les A.I. de tout ce qu'ils ont fait au Maroc. Cette lettre est publiée dans le présent bulletin.

— M^e Réveillaud, en voyage touristique au Maroc, fait part de la chaleur et de l'accueil qu'il y a reçu de tous.

Après ce tour de table, le président nous informe que le prochain conseil d'administration sera le 6 février 1990 et il clôt la séance à 19 h 35.

A. FEAUGAS.

A l'issue du conseil d'administration, 70 anciens, descendants et épouses se sont retrouvés pour le dîner traditionnel organisé par la section de Paris.



Prochaine réunion

Le conseil d'administration de la Koumia et le conseil d'administration de l'Association des descendants se réuniront le

MARDI 6 FÉVRIER 1990, A 17 H 30
au Cercle Napoléon - 1, place Baudoyer, 75004 Paris
 (Métro : Hôtel-de-Ville)

La réunion du conseil sera suivie d'un apéritif à 19 h 15 et, à 20 heures, du traditionnel dîner, auquel il vous est demandé de vous faire inscrire le plus tôt que vous pouvez, au plus tard le **20 JANVIER 1990**, en utilisant le bulletin ci-dessous.

IMPORTANT

Cette invitation ne s'adresse pas aux seuls administrateurs et présidents de sections, mais à tous les membres de la Koumia et des descendants et à leurs épouses, de la section de Paris - Ile-de-France en particulier, dont ce dîner est l'occasion d'une des deux réunions de section chaque année, ainsi qu'à ceux de province qui, de passage à Paris, pourraient saisir là une agréable occasion de contact entre sections.

BULLETIN D'INSCRIPTION AU DINER DU MARDI 6 FEVRIER 1990 A PARTIR DE 19 HEURES

Cercle Napoléon - 1, place Baudoyer, 75004 Paris
 (Métro Hôtel-de-Ville)

M., Mme, Mlle :

Adresse :

.....

Participera au dîner, accompagné(e) de personnes.

Ci-joint sa participation, soit : 160 F × = F.

(Sous forme de chèque bancaire ou C.C.P., adressé au trésorier de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 Paris, **pour le 20 janvier 1990, terme de rigueur.**)

A....., le 1989.

ASSOCIATION DES DESCENDANTS

LE MOT DU PRÉSIDENT

En lisant, dans le bulletin *Koumia* n° 113 de juillet 1989, le résumé des débats de nos assemblées générales qui se sont tenues à Montsoreau, vous avez pu constater que notre association traverse une période délicate.

Sans un nombre suffisant de sociétaires cotisants (à ce jour 158 cotisants sur 426 sociétaires inscrits), sans une augmentation de sa capacité financière et sans actions concrètes significatives, il sera impossible à notre association d'être « RECONNUE » par les autorités administratives de tutelle.

En accordant une bourse de 5.000 F à un étudiant marocain votre conseil a décidé — pour la première fois et conjointement avec la *Koumia*, une action généreuse d'entraide conforme à la mission fixée par nos statuts.

De plus, il a été attribué une aide financière de 3.500 F destinée à faciliter la réalisation d'un livre d'art sur les bijoux et tapis des Aït Ouazouguid de Ouarzazate (sud marocain), à partir de dessins et documents légués à sa fille par un officier des A.I. (de 1920 à 1946).

Ce livre, dont une première maquette a été présentée au cours de la réunion du conseil d'administration du 24 octobre dernier, sortira au cours du dernier trimestre 1990. Il fera l'objet d'une souscription et devrait intéresser tous ceux qui souhaitent découvrir les divers domaines d'activité de leurs parents au Maroc.

Des actions de ce genre justifient l'existence de notre association. Nous espérons qu'elles recueilleront l'adhésion de tous les sociétaires. Votre conseil est prêt à examiner toutes les suggestions qui lui seront présentées pour réaliser d'autres projets, ou engager d'autres actions.

Cependant, en douze années d'existence notre association ne dispose au 31-12-1988 que de 61.996 F.

Sans une augmentation sensible des recettes, il sera impossible d'offrir longtemps des aides.

C'est pourquoi votre conseil a décidé, à l'unanimité de ses membres, de proposer une modification des statuts afin d'obtenir la reconnaissance d'intérêt général. Les textes modificatifs ont été mis au point le 24-10-1989 et ils seront soumis à l'approbation du ministère de l'Intérieur, avant d'être présentés aux sociétaires au cours d'une assemblée générale extraordinaire.

Ainsi, l'Association sera en mesure de recevoir des dons de particuliers ou de sociétés, lesquels seraient déductibles des impôts.

Votre conseil a également décidé de fixer la cotisation annuelle des sociétaires à 100 F à partir de 1990.

Nous espérons vivement que cette décision sera comprise et admise par tous les sociétaires.

La crédibilité de notre Association, auprès des responsables du ministère de l'Intérieur, ne pourra qu'être confortée par l'ensemble des décisions prises. De ce fait, notre Association sera en meilleure position pour obtenir les appuis moraux et matériels indispensables à l'accomplissement de sa mission et à conduire son évolution.

Je remercie par avance tous les sociétaires qui voudront bien nous soutenir. Ils contribueront ainsi à assurer la pérennité de l'Association des descendants, de la Fondation du musée de Montsoreau et celle de la Koumia, en parfaite harmonie et entente avec nos anciens.

Bonnes fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Tous nos vœux très fraternels de bonheur, de santé et de prospérité pour tous les sociétaires et ceux qu'ils aiment.

Callian, le 30-10-1989.

Georges BOYER de LATOUR, président.

Assemblée générale 1989 2 et 3 juin 1989

MONTSOREAU

BILAN FINANCIER AU 31-12-1988

Solde créditeur au 31-12-1987 : 60.294,79

116 cotisations à 50 F ...	5.800,00	Versement Koumia		
3 cotisations à 20 F	60,00	96 bulletins à 130 F	12.480,00	
Dons	2.100,00	A.G. Caen	285,00	
Produits financiers	3.007,00	Versement bourse	5.000,00	
85 bulletins à 100 F	8.500,00			
TOTAL crédit	79.761,79	TOTAL débit	17.765,00	

Solde créditeur au 31-12-1988 : 61.996,79 F

BILAN PREVISIONNEL AU 31-12-1989

120 cotisations à 50 F ...	6.000,00	TOTAL RECETTES		11.000,00
Dons	1.500,00	SOLDE		6.000,00
Produits financiers	3.500,00	REPORT 1988		61.996,79
Frais de fonctionnem.	5.000,00	TOTAL DEPENSES		5.000,00

Solde prévisionnel au 31-12-1989 : 66.996,79 F.

Les comptes pour l'année 1988 sont arrêtés à la somme de 61.996,79 F.

Certifié sincères et véritables.

Le trésorier, Michel PASQUIER.

VIE DES SECTIONS

Aquitaine

Le 8 octobre 1989, nous étions nombreux à rejoindre le général et Mme Feugas, quai Louis-XVIII, afin d'effectuer sur *l'Aliénor*, une croisière de charme Bordeaux-Cadillac et retour. Embarqués dès 11 h 15, nous nous sommes installés aux tables (les meilleures) qui nous avaient été réservées à l'avant du bateau.

Pendant que nous apprécions le repas servi dès le départ, le commandant de bord commentait avec talent et humour le panorama et les sites pittoresques qui nous étaient offerts : les quais, les ponts, les châteaux, les ports fluviaux... L'escale de deux heures permit, au gré de chacun, de visiter soit le château du duc d'Epéron, soit la ville, bastide du 14^e siècle et son église. A 18 h 15, nous étions de retour à Bordeaux. Cette rencontre en ce beau dimanche d'automne a comme toujours été chaleureuse. Elle est le témoignage de notre fidèle et solide amitié.

Ont effectué la croisière : le Gal et Mme Feugas, Cdt et Mme Brassens, M. et Mme Chauvel et deux invités, les frères Guillaume, M. et Mme Griffet, M. Gerbier et son frère, M. et Mme Joseph, M. Ponce et une invitée, M. et Mme Maignon, Dr et Mme Rousselle, M. et Mme Servoin, M. et Mme Soubrie, Mme Troussard, M. et Mme Veysièrre, M. et Mme Voinot.

Descendants : Hug Durand Desgranges, Véronique Servoin et une amie.

INFORMATION

Du 12 au 15 octobre s'est tenue à Floirac la 2^e quinzaine culturelle marocaine organisée par l'association maghrébiennne. La conférence faite le 13 octobre, par notre ami le colonel Florentin sur l'art musulman dans le bassin occidental méditerranéen obtint un vif succès. Ont participé au méchoui qui a clos la semaine culturelle, Florentin, président d'honneur du Cercle algérieniste, Lang et Mme, M. et Mme Soubrie, M. et Mme Servoin.

Bienvenue à M. Bertrand de Rozières, résidant à Sestognon, Jau Dignac Loizac, ancien des goums en Tunisie 1954 qui est membre de la Koumia depuis avril dernier.

Henri SERVOIN, 20-10-1989.

Corse

RÉUNION DU 4 OCTOBRE 1989

Comme chaque année, le 4 octobre, la Koumia a tenu à célébrer dignement la libération de la Corse.

10 heures : les anciens des G.M.M., leurs familles, leurs descendants et sympathisants rassemblés devant le monument du col de Teghime attendent les invités d'honneur qui de coutume — tradition oblige — viennent assister aux cérémonies du souvenir.

10 h 20. — Le président des anciens combattants, M. Martelli, accompagné du colonel Riolacci et du commandant Carrère arrivent, suivis peu après par M. le consul du Maroc.

10 h 30. — Tout est en place. Le drapeau des A.C. et le fanion de la Koumia s'inclinent. Une minute de silence est observée par l'assistance émue. Deux gerbes sont déposées, l'une par le consul du Maroc, l'autre par le président de la section Koumia Corse.

La première cérémonie est terminée. Le cortège se reforme et rejoint en voiture la nécropole de Saint-Florent où M. Feydel, maire de la ville, nous attend pour venir se recueillir avec nous sur les tombes de nos camarades morts pour la France. La 2^e cérémonie est terminée. Le président de la section Corse remercie d'abord M. le maire de Saint-Florent pour le parfait entretien des tombes, ensuite les autorités et l'assistance présentes à nos manifestations. Trois cents mètres environ plus loin, en bordure de la place principale, fleurant les lauriers-roses, un apéritif au choix, offert par la municipalité nous est amicalement servi au «Bar des Amphores». Le temps d'échanger quelques propos en vidant nos verres et nous voici vers 12 h 30 au restaurant «Le Mogador». Les propriétaires, rapatriés du Maroc, sont fin prêts : une table de 28 couverts est dressée. Avant le repas : nouvelle minute de recueillement à la mémoire de notre regretté président de la section Corse : le capitaine Agostini, décédé le 17 février dernier.

Sa veuve, Mme Philippa, née Philippi, ne peut contenir ses larmes. Nous nous inclinons...

Il nous reste à désigner un nouveau président de section : c'est chose faite.

Notre choix s'est porté à l'unanimité sur la personne, hautement qualifiée, du capitaine Colonna, qui a bien voulu reprendre la direction de la section Corse. Nous le remercions bien vivement et lui présentons en même temps nos chaleureuses félicitations pour sa dernière nomination : *caporal d'honneur de la Légion étrangère - Exceptionnelle rare distinction* qui lui a été décernée par le général Lacorre le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel. Cette suprême récompense (*nec plus ultra* de toutes les promotions de cette arme d'élite), allonge le palmarès déjà élogieux du récipiendaire, commenté par la presse insulaire qui n'a pas manqué de souligner la personnalité de Xavier Colonna dont les titres suivants :

- officier de la Légion d'honneur ;
- titulaire de :
 - la médaille militaire,
 - la croix de guerre 1939-1945,
 - 10 citations dont 3 palmes,
 - du Ouissam Alaouite,

font honneur à la Koumia et à nous tous.

Le repas commence vers 13 heures, dans une chaude ambiance. Dès l'entrée, on apprécie la variété des hors-d'œuvre, qui ne nous empêchent pas de nous attarder sur un couscous réussi, arrosé des meilleurs vins du terroir. Les conversations très animées, émaillées d'anecdotes militaires nord-africaines, désopilantes au possible, se déroulent à bâtons rompus. En revanche, l'évocation du passé imprégné de souvenirs

plus émouvants rend les amis plus nostalgiques et attendris (on a tellement de choses à se dire quand on ne se réunit qu'une seule fois dans l'année...!). Le dessert s'achève au champagne, auquel un traditionnel thé à la menthe est ajouté, dans une cacophonie assourdissante interrompue à dessein par le poste radio du comptoir qui diffuse par cassette un très vibrant « Chant des Tabors » repris en chœur par tous les convives en délire. L'enthousiasme est à son comble quand la fin du programme arrive (tout a une fin...).

Nous tenons à remercier particulièrement le colonel Riolacci et le commandant Carrère, invités de Mme Agostini, qui sont restés avec nous tant aux cérémonies qu'à nos agapes, en regrettant l'absence à notre repas de M. le consul du Maroc et du président des A.C., obligés de rejoindre Bastia en fin de matinée.

17 heures. — Il est maintenant l'heure de se quitter, après une belle journée ensoleillée, consacrée au souvenir, sans avoir même eu le temps d'admirer, le matin, les paysages plus que beaux : envoûtants — hauts lieux de l'histoire des goums, théâtre de combats héroïques et meurtriers de la libération de la Corse, objet de nos cérémonies.

Juste un petit coup d'œil, avant le départ, sur le magnifique golfe de Saint-Florent et son port de plaisance, entouré aux trois quarts de collines féeriques, auréolées de couleurs automnales si douces un peu avant le coucher du soleil!... On se promet de revenir aux mêmes endroits pour le même motif le 4 octobre 1990.

Au revoir, à l'année prochaine, *Inch Allah!*

J.-D. POLETTI.

Marseille

RÉUNION DU 10 SEPTEMBRE 1989

Dimanche 10 septembre, au domaine du Billardier, entre Saint-Maximin et Tourves, le général Feaugas, accompagné de Mme Feaugas, a honoré de sa présence la réunion, avec méchoui, organisée par la section de Marseille.

Cinquante-trois personnes seulement ont participé à cette réunion; ce chiffre apparaît bien modeste par rapport au nombre des membres de la section mais il s'explique par celui important des excusés, la plupart, hélas! pour raison de santé.

Ont donc participé : Bres et Mme, Brian et Mme, Dr Brines, Mme et deux invités, Brion et deux invités, Caron et sa fille, Cazenove et Mme, Chabert et Mme, Gal de Chilly et Mme, Dr Cros et Mme, Mme Desbrosses, Duhoo, Mme Feniou, Filhol et Mme, Mairot, Mme et deux invités, Vidal et Mme, Gal Wartel et Mme.

Excusés : Angelier, Aubert, Barbaize, Mme Beau Amy, Bera, Mme Berbesson, Mme Bertany, Blanchard, Bonfils, Calimez, Chaumaz, Chevrot, Couetmeur, Dagan, Dallier, Dekyvère, Delhumeau, Donato, Dubarry, Mme Fabritius, Dorche, Mme Lasserre, Ferré, Dr Léger, Maître, Menet, Pataine, Plisson, Pellabeuf, Mme Rey, Ruel, Sarrazin, Mme Franchi, Galline, Gerin, Goulé, Gourbin, Honoré, Jaloszynski, Seigle, Setti, et fils, Thouvenin, Verlet, Mme Vitu, auxquels il faut ajouter Bonachera et Busi qui s'étaient fait excuser auprès du président.

Malades : Bonfils, Delhumeau, Mme Duhoo, Mme Franchi, Galline, Jaloszynski, Menet, Plisson, Seigle.

Calimez et son épouse, ainsi que Mme Fabritius ont trouvé le déplacement trop éloigné. Le général Sirvent et Dubus, inscrits, ont fait défaut au dernier moment.

Avant le repas et après avoir souhaité la bienvenue au général et à Mme Feaugas, le président Filhol salue les fidèles présents au rendez-vous ; il fait part des remerciements qu'il a reçus de Mlle Saulay et de Mme Delafon, auxquelles il avait adressé ses condoléances au nom de la section au moment des décès des colonels Saulay et Delafon. Il demande à l'assistance une pensée particulière pour Bonfils, hospitalisé à Desgenettes à Lyon depuis le début du mois d'août ; il y a subi plusieurs opérations délicates et son état de santé est très inquiétant.

Le général Feaugas prend ensuite la parole pour donner des informations précises sur la vie de la Koumia, et en particulier sur le musée de Montsoreau.

Aperitif et méchoui sont dégustés et appréciés ensuite par tous, la dislocation intervenant assez tard dans l'après-midi.

R. FILHOL.

Rhône-Alpes

VIE DE LA SECTION

Alors que la préparation de l'assemblée générale de la Koumia à Lyon les 16 et 17 juin 1990 retient notre attention, il est constaté un certain retard dans les comptes rendus d'activité de la section ; son président s'en excuse et donne ci-après un aperçu rétrospectif.

Les réunions

MENSUELLES. — Le quatrième jeudi, de 16 heures à 19 heures, au 3, rue du Plat (près de la place Bellecour). De très amicales retrouvailles pour une dizaine de membres en moyenne, avec épouses le plus souvent. Ils sont lyonnais mais aussi de la périphérie, parfois même plus éloignés. A noter la très agréable visite du commandant Meyer (quatre-vingt-sept ans), d'Inesgane, lors de son court séjour annuel en France.

BI-ANNUELLES (printemps-automne) :

Dimanche 20 mars 1988 à Vienne. — Messe en la cathédrale Saint-Maurice, visite au 501^e régiment du train : aperçu, diapos en salle, présentation de véhicules spéciaux. Pot de l'amitié ; remise d'une Koumia au chef de corps ; mot du président sur les goums et les A.I. Déjeuner au mess de l'unité. Après-midi, visite de Vienne, ville gallo-romaine. Présents : 40 dont 6 descendants. Excusés : 58, dont 1 descendant.

Dimanche 15 octobre 1988 au 13^e B.C.A. quartier Roc-Noir à Barby - Chambéry. Aperçu du bataillon, exposé du chef de corps : missions en Centre Europe, outre-mer, en montagne. Présentation de matériel. Pot de l'amitié, mot du président sur les goums et les A.I. Remise d'une Koumia au chef de corps, lequel nous informe de la présence au 13^e B.C.A. du petit-fils de Bournazel effectuant son service national. Déjeuner avec le chef de corps et le président des sous-officiers. Après-midi, visite guidée du vieux Chambéry. Présents : 37 dont 2 descendants.

Samedi 8 avril 1989 à Rillieux-la-Pape (ville nouvelle), où le président fut adjoint au maire — 10 km N.-N.-E. de Lyon. Dépôt de gerbe à la stèle du général Brosset (près de la maison familiale). Aperçu de l'épopée du goumier et A.I. en 1933-1934 à Akka et du commandant de la 1^{re} D.F.L. en 1944, libérateur de Lyon. Mot du président de section, allocution du colonel Mathieu et de M. André, maire. Pot de l'amitié ; remise de Koumias au maire et au commandant de brigade de gendarmerie ; échange de livres : colonel Mathieu : *Une vie exaltante* ; M. le maire : *Rillieux, mille ans d'histoire*. Visite de la nouvelle gendarmerie et de son abri antipollution et de l'espace Baudelaire, centre de culture et de documentation. Déjeuner amical. Présents : 38 dont 4 descendants. Excusés : 47 dont 8 descendants.

Les présents et les excusés sont en nombre à peu près égal pour chacune des réunions.

A celle du 8 avril dernier de Rillieux-la-Pape, **étaient présents** (par ordre alphabétique, sans tenir compte des grades) : Aubertin et Mme, Battu, Bonfils Maurice (décédé le 24 octobre dernier), et son gendre, Bordes et Mme, Mme Cathelin, Carré et Mme, Cognot et Mme, et sa fille, Mme Deville, Caron, Dr Fayolle, Mlle Georges, Guérin et Mme, Guidon et Mme, Loubès et Mme, Mme Le Page, Magnenot et Mme, Mathieu, Mme Matot, Mazin et Mme, Payre et Mme, Mme Potelle et ses deux filles, Reynaud et Mme, Préaux et Mme.

Excusés : Auboiron, Bêchet, Mme Boulet, Mme Bremaud, Bretonnes, de La Brosse, Mme de Cointet, Chamiot, Chaney, Dr Choplin, Corbelin, Coumes, Devise, Dufrene, Mme Gadet, Mme Gantet, Gaude, Genoud, Heyraud, Huot, Jocteur, de Langlade, de Leyris, Marquer, Mme Martinat, Mayer (Inezgane), Mozer, Orsini, Périgois, Richaud, Roch, de Salverie, Mme Sarrazin, Saulay (dans sa réponse il me donnait un détail sur le général Brosset), Sibille, Vinciguerra, Vitter, Mme Thepenier. Les descendants : Chaumaz, Fermaud, Jean-Louis Guérin, Mme de Malleray, Mathieu, Francine Potelle, Jacqueline Thépenier, Marie-Claire Vittet.

Jeudi 19 octobre 1989 au siège de la section, avec 19 présents, avait lieu la première réunion préparatoire à l'assemblée générale. Un couscous était servi à son issue.

Samedi 9 décembre 1989. — *Déjeuner d'automne au mess des sous-officiers de garnison; il sera précédé d'une réunion de travail sur le thème « Koumia Lyon 90 ».*

Représentation : la Koumia est toujours représentée aux cérémonies officielles de Lyon, de la mairie, des grandes associations d'A.C., Légion étrangère, anciens d'Indochine, de la F.A.R.A.C., musée du Souvenir militaire, etc.

Au cours de l'année 1989, Mazin, porte-fanion, en tenue jellaba, képi, gants blancs, présent à douze cérémonies, est toujours très remarqué et souvent interpellé; c'est un des meilleurs ambassadeurs de la Koumia auprès du grand public.

J. MAGNENOT.



CARNET

NAISSANCES

Nous avons la joie d'annoncer la naissance de :

- Lætitia au foyer de M^e Rémy Girot de Langlade, petit-fils du général de Langlade.
- Marie-Aude, le 8 janvier 1988, troisième enfant du chef d'escadron et de Mme Jean-Pierre Vittet et petit-enfant de M. et de Mme Jean Vittet et de M. et de Mme Fernand Préaux.
- Céline, le 20 mars 1988, petite-fille de M. et de Mme Loubes.
- Fabrice, le 19 septembre 1989, deuxième petit-enfant de M. et de Mme Loubes.
- Thomas, le 12 novembre 1988, troisième enfant du docteur Jacques-Henri Payre et de Mme, troisième petit-enfant de M. et de Mme Louis Payre.
- Thibault Cheyrou-Lagreze, le 29 novembre 1989, quatrième arrière-petit-enfant de Jacques Harmel et cinquième arrière-petit-enfant du docteur Cheyrou-Lagreze (†).

Avec les félicitations de la Koumia aux parents et aux grands-parents et les meilleurs vœux aux nouveau-nés.

FIANÇAILES

Nous avons le plaisir d'annoncer les fiançailles de

- Hervé, fils de M. et de Mme Legris, née Chantal Boyer de Latour, avec Anne Goselin.

Nos félicitations aux fiancés.

MARIAGES

Nous avons la joie d'annoncer le mariage de :

- Blandine, fille de M. et de Mme Jacques du Biest (D), petite-nièce du général Masiet du Biest, avec l'enseigne de vaisseau Charles-Henri Ferragu, le 27 mai 1989.
- Marie-Odile Granger, petite-fille du général de C.A. et de Mme Pierre Granger, fille du général de C.A. et de Mme Jacques Granger, avec M. Pierre-Marie Bourrat.
- Danielle Carre, fille de M. et de Mme Louis Carre, avec Pierre Barrier, le 24 juin 1989.

La Koumia adresse ses félicitations aux nouveaux époux.

DÉCÈS

Nous avons la tristesse de vous annoncer les décès :

- Du général de corps d'armée (CR) Henri Vaillant, le 13 septembre 1989. Les obsèques ont eu lieu le 25 septembre à la chapelle du Val-de-Grâce, en présence du représentant du chef d'état-major des armées et de très nombreux officiers généraux. La Koumia était représentée par le secrétaire général Jean de Roquette-Buisson et par le président de la section de Paris, Jean Delacourt.
- Du commandant Paul Fournier, ancien officier des A.I. de 1934 à 1952, commandant des goums de la région de Marrakech de 1952 à 1956, le 9 septembre 1989 à Brochon (Côte-d'Or).
- Du R.P. Gilbert Brossard, ancien aumônier du 3^e G.T.M., le 16 septembre 1989 au monastère Sainte-Marie de Chavagne-en-Pailiers (Vendée).
- De Roger Clemenceau (D) en août 1989.
- De Pierre de Mareuil (D), fils du Lt-Col. et de la comtesse Boula de Mareuil, le 30 octobre à Chemille-sur-Indrois (Indre-et-Loire).
- De Mme Georgette Sarraute, épouse de l'adjutant-chef Sarraute, ancien du 1^{er} G.T.M., le 10 octobre 1989 au Val-d'Ajol (Vosges).
- Du colonel René de Reydet de Vulpillières, le 22 octobre 1989 à Souesmes (Loir-et-Cher).
- De Mme Durand, veuve du capitaine Pierre Durand, décédée le 11 octobre 1989 à Guebwiller.
- De l'adjutant-chef Maurice Bonfils, le 22 octobre 1989 à Vercoiron (Drôme). Une délégation de la section de la Koumia de Marseille assistait aux obsèques. Après avoir participé aux combats de la Résistance dans la Drôme, Maurice Bonfils était affecté aux goums en 1947. Affecté au 60^e goum, 1^{er} tabor, il participe en Indochine aux combats de la R.C.4 au cours desquels il est fait prisonnier par les Vietnams. Il était titulaire de la médaille militaire, de la croix de guerre 1939-1945, de la croix de guerre T.O.E. et de nombreuses autres décorations.
- De Mme Jean Voinot, le 24 novembre 1989. L'inhumation a eu lieu le 27 novembre à Pessac-sur-Dordogne, en présence du général et de Mme Feugas.
- De Michel Léonet, administrateur de la Koumia, le 28 novembre 1989 à Strasbourg. L'inhumation a eu lieu le 2 décembre 1989 à Marçay (Indre-et-Loire), en présence d'une délégation de la Koumia avec drapeau, conduite par le général Feugas.

Aux familles en deuil, la Koumia adresse ses affectueuses condoléances.

PROMOTIONS - NOMINATIONS - DÉCORATIONS

Nous sommes heureux d'annoncer la nomination au grade de chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur des descendants ci-après :

- le colonel Nicolas Spillmann,
 - le lieutenant-colonel Eric Boss,
 - le lieutenant-colonel Michel Boudet,
 - le lieutenant-colonel Guy du Plessis de Grenedan.
- Jean Bruno Vautre, fils du général et de Mme Vautre, détaché auprès de l'Armée canadienne, a été promu lieutenant-colonel à compter du 1^{er} octobre 1989.
 - M. de Cyril Villerbu, administrateur de l'Association des descendants, a été promu commandant commissaire de l'Armée de l'air.
 - Pierre Fournier (D) a été promu chef d'escadrons.

La Koumia adresse ses félicitations aux nouveaux promus.

IN MEMORIAM

Le lieutenant-colonel Jean Saulay

**Allocution prononcée le 7 juillet 1989
par le colonel Marcel Mathieu
aux obsèques du lieutenant-colonel Jean Saulay
à Revel (Savoie)**

Mon cher Saulay,

Mon émotion est extrême de me voir devant toi, à la demande du général Feaugas, président de notre Koumia, lequel, empêché, ce dont il s'excuse vivement, mais sachant notre amitié de cinquante-quatre ans, m'a prié de le remplacer pour t'adresser un très fraternel « au revoir ».

Je ne dis pas « adieu » mais « au revoir » car ma profonde foi catholique m'a enseigné, depuis longtemps, que l'homme, créature de Dieu, ne meurt pas lorsqu'il arrive au terme de sa vie terrestre. La vie éternelle commence... Je crois à ce mystère comme je crois à tous ceux du credo de mon missel, que je chante chaque dimanche avec ma communauté paroissiale de Veyrier-le-Lac.

Peut-être qu'à cette minute, tu m'écoutes ou tu me souris?...

Pour évoquer ta personnalité, j'ai choisi trois aspects de ta longue vie :

1. L'officier des Affaires indigènes du Maroc.
2. L'homme de guerre sous la djellaba de goumier.
3. L'historien au service de la Koumia.

L'officier des Affaires indigènes

C'est au cours des A.I. de Rabat, en septembre 1935, que nous faisons connaissance. J'ai, devant moi, un camarade souriant, de belle allure, solide, ouvert.

Saint-Cyrien de la promotion Général-Manguin (quel prestigieux parrain!), 1929-1931, tu es au Maroc depuis 1932. J'apprends que tu as déjà participé aux divers combats dans le sud marocain (la pacification finale du Maroc est proche), que tu t'y es distingué, notamment au Djebel Sagho l'affaire de Bou Gafer, où le légendaire capitaine Henri de Bournazel tombera en héros, ainsi que d'autres camarades, en février 1933.

Tu portes, du reste, la croix de guerre des T.O.E. que j'admire sur ta poitrine.

De mon côté, arrivé au 2^e R.T.M. de Marrakech en octobre 1933, et attiré par le monde musulman, si différent du nôtre, je me suis lancé dans l'étude énergique de l'arabe et du dialecte berbère Tachelhout.

De ce premier et long entretien, j'ai retenu les points ci-après :

- nous possédions une commune fascination pour l'islam maghrébin;

- souci total de nous intégrer au plus vite et au mieux dans la belle phalange du service des Affaires indigènes du Maroc, créée par Lyautey dès 1912 et constituée par une élite militaire incontestable ;
- bagage intellectuel et âges semblables justifiant une même ambition légitime.

La règle d'or du père de Foucault : « Connaître pour apprendre à aimer » et la directive du maréchal Lyautey : « Rien de grand ne se fait sans une parcelle d'amour » seront enfin nos principes de base.

Le colonel Saulay, durant près de dix ans dans les tribus du sud marocain (postes A.I. de Skoura, de Marrakech et de Ouarzazate) saura gagner la confiance puis l'estime enfin l'amour des indigènes en se penchant sans cesse vers eux pour connaître leurs besoins, et les satisfaire de son mieux, pour améliorer leurs bases de vie, ouvrir leurs intelligences pour leur faciliter leur tâche quotidienne. C'était cela la colonisation française, si différente des colonisations anglaise ou hollandaise.

D'un côté, constante générosité du cœur et de l'esprit, de l'autre, recherche du profit et égoïsme excessif.

Le chef de guerre sous la djellaba du goumier

A la déclaration de guerre du 10 mai 1940, le capitaine Saulay est en poste dans un secteur de fraîche soumission. Il y fait un excellent travail comme ses camarades dans les régions de Marrakech et d'Agadir.

Tous ces officiers devront rester sur place pour la sécurité des populations. Ils ne participeront pas à l'encadrement du corps expéditionnaire français du général Juin en Italie mais suivront de près les événements et sauront les expliquer aux chefs marocains.

On imagine aisément le désappointement de tous ces camarades qui brûlaient d'envie d'aller en « découdre » contre l'Allemand.

Le commandant Saulay devra attendre le début de 1945 pour œuvrer au sein du 3^e groupe de tabors marocains et participer à la campagne de France. Ce sera le chef de guerre fonceur, compétent, efficace, sachant ménager le sang de ses goumiers. En un mot, aimé.

Après un retour aux A.I. de plusieurs années, c'est de nouveau un commandement tabor qui est confié au commandant Saulay en 1950.

Il embarque pour l'Indochine début septembre 1950, arrive à Haïphong quinze jours plus tard et après prise en charge, est dirigé sur Hanoï où la situation s'aggrave.

Le 17^e tabor est engagé dans le delta tonkinois et sa rizière dans des conditions tactiques anormales pour des tabors, rois de la montagne, tels qu'ils furent en Italie en 1943-1944.

Le commandant Saulay se battra de son mieux, mais n'arrivera pas à convaincre ses chefs directs, ignorant tout de ces hommes en djellaba.

Il sera gravement blessé au cours d'une des actions de tabor et souffrira physiquement et moralement.

Je le saurai de sa bouche, constatant *de visu* la précarité de sa santé. Cependant, courageux à l'extrême, il fera tout pour conserver un haut moral. Retour d'Indochine en 1952, il sera affecté de nouveau dans le sud marocain qui le passionne.

L'historien au service de la Koumia

Dès la naissance de notre association « La Koumia » (mars 1958), le lieutenant-colonel Saulay, aux qualités intellectuelles indéniables et à une grande curiosité d'esprit apportera son total concours au comité de rédaction du bulletin. Chaque trimestre, le lecteur aura la joie de lire et de réfléchir sur un, puis deux, puis trois articles de sa plume alerte.

Par ses notions biographiques, il dépassera même le cadre Koumia. Son beau livre sur l'histoire des goums marocains sera remarqué et récompensé par l'Académie française, qui lui remettra une médaille de bronze.

Quelle somme d'efforts intellectuels, avec une petite équipe, pour fouiller les archives, analyser, classer, synthétiser les récits.

Du fond du cœur nous le remercions encore.

Commandeur de la Légion d'honneur en 1961, titulaire de nombreuses citations à l'ordre du jour, commandeur du Ouissam Alaouite chérifien, le colonel Saulay a bien servi la France et le Maroc.

Tous ceux qui l'ont connu garderont son souvenir dans leurs mémoires, leurs cœurs, leurs prières.

J'adresse à ses parents présents devant moi, à ses trois filles en particulier et à ses petits-enfants, l'expression de mes condoléances les plus attristées.

SOUVENIRS DU LIEUTENANT-COLONEL JEAN SAULAY

par M. ABDELKADER BOURRAS

Nous sommes heureux de publier ci-après l'article écrit par M. Abdelkader Bourras ; fils d'un moghazni ayant servi aux Aït Hani et à Tinghir, M. Abdelkader Bourras est professeur d'histoire au lycée de Khenitra (ex Port-Lyautey) et est chercheur historique. Il s'intéresse tout particulièrement à la vie du Maroc au temps du protectorat et c'est à ce titre qu'il était en rapport avec le colonel Saulay.

M. Bourras nous a demandé de publier cet hommage au colonel saulay tel quel, sans retouche, car, nous assure-t-il, «ce sont des pensées qui me sont venues au moment de l'émotion».

Ce témoignage, j'en suis persuadé, reste très incomplet : on ne peut en quelques lignes retracer la vie d'un homme sur une période de plus de trente ans passés au Maroc (de 1931 à 1957). Le colonel Jean Saulay en effet, a été témoin de tous les événements qu'a connus le Haut-Atlas central, le Saghro et les oasis avoisinantes. Goumiers, partisans ou officiers des Affaires indigènes pour ne parler que de ceux-là, ont autant de souvenirs à évoquer, à livrer sur cette période riche en événements. J'ai toujours eu le sentiment — en consultant ses travaux — que pour l'officier des A.I. qu'il était et qu'il reste, être attaché au vieux Maroc de la période de protectorat est une fonction : tout ce qui touche notamment à l'œuvre de pacification au Maroc a été parfaitement senti par ce grand soldat. Avec la disparition brutale du colonel Saulay — qui m'a aidé dans mon aventure scientifique — je revis les péripéties des nombreuses années qu'il a passées au Maroc au contact étroit avec les tribus du Haut-Atlas central du versant sud. Un ancien officier du service des Affaires indigènes du Maroc de 1931 à 1957. Rare privilège pour un jeune officier que de pouvoir d'entrée de jeu parcourir en chef d'immenses solitudes désertiques que constituent le Haut-Atlas central et les confins sahariens. Ce fut le cas du colonel Saulay quand il est efferté au Maroc en 1925. Il y resta jusqu'en avril 1957, après avoir été nommé au lendemain de l'indépendance du pays délégué de l'ambassadeur de France pour Marrakech et sa province après le départ du dernier général français chef de la région, et avant l'arrivée du premier consul général de France à Marrakech.

Enfin, l'attachement du colonel Saulay au vieux Maroc ne l'a pas quitté à quarantevingts ans. Cet amour du Maroc de protectorat va d'abord le pousser à s'en donner à cœur joie aux nombreux articles sur cette période. C'est dans ce cadre que se manifestent ses préoccupations : écrire des œuvres grandioses, comme son livre *l'Histoire des goums marocains*. Cette œuvre fait apparaître en finesse les efforts déployés par la France pour conquérir le Maroc. Ce Maroc qui va tant compter sur sa vie jusqu'au dernier souffle.

Abdelkader BOURRAS, Khenitra, Maroc.

LE LIEUTENANT-COLONEL JEAN SAULAY, OFFICIER D'A.I. par Marc MERAUD

A Saint-Cyr, Jean Saulay était de mes anciens ; promotion Mangin, 1929-1931, mais je ne l'ai pas alors connu. Aux A.I. nos routes ne se sont pas non plus croisées. C'est en 1980 en Avignon, lors de l'assemblée générale de la Koumia que j'ai fait sa connaissance. J'avais déjà pour lui une grande admiration. Ses excellents articles publiés dans le bulletin m'avaient séduit. A dire vrai, cette première rencontre ne fut pas très chaleureuse. Alors que je lui exprimais mon enthousiasme devant son talent d'écrivain et d'historien, il me répondit par quelques grognements incompréhensibles et ce fut tout. « C'est un ours », me suis-je dit. Comme je me trompais !

Quelques années après, le colonel Saulay fut chargé d'écrire l'*Histoire des goums marocains* au temps de la pacification. Ce fut le tome 1. Il y travailla avec acharnement et avec le plus grand scrupule durant trois ans. L'ouvrage parut en décembre 1985 et l'Académie française le couronna en lui décernant une médaille de bronze. Jean Saulay n'était jamais satisfait de ce qu'il écrivait : « J'ai souvent refait la même page », confiait-il à notre secrétaire général Jean de Roquette. La réalisation d'un livre d'histoire n'est pas une petite affaire. Jean Saulay, grand ancien des A.I., connaissait heureusement la plupart des survivants de l'épopée marocaine, ainsi que leurs familles et eut par eux des documents de première main. Par ailleurs, des camarades, comme Jean de Roquette et Stanislas Mikcha, fouillèrent durant deux ans les archives de Vincennes afin de trouver la documentation nécessaire. Certains ont dit qu'il y avait des erreurs... Bien sûr, il faut ne s'être jamais occupé de recherche historique pour ignorer qu'un livre sans erreur n'existe pas...

C'est à cause de ce livre que j'ai connu et très bien connu Jean Saulay. Le président de notre association m'ayant demandé de m'occuper du travail d'édition et d'impression (ayant été imprimeur après avoir quitté les A.I.) je suis allé voir l'auteur dans sa résidence d'été au cœur du petit village de Revel dans le Dauphiné. Il m'accueillit avec une grande et aimable simplicité. A mon étonnement (car je le croyais susceptible), il accepta sans difficulté les quelques remarques et les très rares corrections qui me paraissaient nécessaires de faire. Notre entente fut immédiate et il me donna très vite tout pouvoir pour agir en son nom auprès de l'éditeur et de l'imprimeur.

Je garde un souvenir ému de ces journées de travail continu (coupées cependant par un excellent mais rapide déjeuner, car le colonel Saulay était un fin gourmet) passées ensembles sur son manuscrit, sans que le moindre nuage ne s'élevât jamais entre nous. Dès ce jour, nous devînmes deux amis intimes ; j'ai le droit de le dire, deux frères. C'est alors que je compris le caractère de Jean Saulay : cet homme au grand cœur, et au cœur sensible, quand il donnait sa confiance, le faisait totalement, sans arrière-pensée, avec une parfaite droiture.

C'est aussi un modeste. Il avait un incontestable talent d'écrivain. Son style (je devrais dire son « écriture » suivant l'usage de ce temps) était souple, clair, imagé, de haute tenue littéraire et il savait conter et captiver. Il fut longtemps le rédacteur qui soutenait le bulletin. Comme ses articles étaient passionnants ! Qu'aurait été le bulletin sans lui...

Oui, Jean Saulay était un modeste. Comme je m'étonnais qu'il eût été directement affecté, en sortant de Saint-Cyr, à un régiment de tirailleurs marocains « au Maroc », honneur rare, je lui demandai s'il n'était pas « gradaille » (1) à l'Ecole. Oui, il l'était, mais il ne m'en dit pas plus.

(1) Les « bons élèves » avaient un petit grade purement honorifique : 1^{re} classe, caporal, sergent, sergent-chef pour les huit premières (un élève sergent-chef par compagnie). A cette époque il y avait quatre compagnies d'anciens, quatre compagnies de jeunes (1^{re} année).

Il avait participé aux combats du Tazigzaout, en 1932, dans la forêt de cèdres de l'Atlas central, et à ceux du Saghro et du Baddou en 1933, dans le paysage minéral désolé du versant sud de l'Atlas. Il parlait parfois du Saghro, où il s'était distingué en tant que sous-lieutenant chef de la section de mitrailleuses et d'engins de la compagnie de marche du 1/3 R.T.M., mais c'était pour faire ressortir l'action des autres et non la sienne. Il ne me dit pas un mot sur les deux citations qu'il avait méritées au cours de ces dernières opérations marocaines. Il ne parlait jamais de lui, quelquefois de son père, dont il gardait un souvenir vénéré, et qui fut avant lui et aussi en même temps que lui, officier au Maroc.

En septembre 1935, il est au cours des Affaires indigènes à Rabat. Durant près de dix ans, dans le sud marocain, Taroudant, Zagora, Skoura, Marrakech, Ouarzazate, mais aussi dans le nord à Tafrant de l'Ouergha, il est chef de poste, puis chef d'annexe, gagnant la confiance, l'estime et l'amour des tribus.

En 1945, au sein du 3^e groupe de tabors marocains, il participe à la campagne de France. Puis il retourne aux A.I.

En janvier 1951, il part en Indochine, avec le 17^e tabor, dont il assure le commandement et est engagé dans le delta tonkinois et sa rizière, dans des conditions extrêmement pénibles, anormales pour des tabors essentiellement troupes de montagne. Il sera gravement blessé au cours d'une action et en souffrira jusqu'à sa mort.

Reentrant d'Indochine, il est nommé en 1953 chef du cercle du Dadès-Todhra, à Boumalne. L'officier des A.I. Jean Saulay s'est tout au long de sa vie marocaine penché sur ceux qui lui étaient confiés. Cet ardent amour des hommes apparaît dans ces pages exquises qu'il a intitulées « El rhezou el isti amani » (2), qui sont en réalité un adieu à ses camarades de la Koumia et aussi à ce Maroc du passé tant aimé.

On sait la profonde affection qui l'attachait à ces tribus du sud. Il s'intéresse incessamment à leurs besoins. Il fait de son mieux pour améliorer leur vie. Il s'ingénie à rechercher les moyens simples, faciles à mettre en œuvre pour leur procurer ce dont ils ont le plus besoin : l'eau.

C'est ainsi qu'il faut cimenter les parois naturelles et lisses des crevasses dans les environs de Tizi n'Tassaert, point de passage obligé, afin de créer, à la fonte des neiges, des petites retenues d'eau, confortées par une murette en aval, qui seront utilisées par les troupeaux de transhumance. Il veille aux « mises en défends » afin de rendre ultérieurement les pâturages plus riches... mais se rend compte avec indulgence du peu d'enthousiasme des pasteurs pour cette innovation. Il recherche les plantes xérophiles à développer. Il construit même un barrage souterrain qui permettra la formation d'un « tagdilt », un petit agoudal, c'est-à-dire une petite zone irrigable.

Trente ans après Saulay consultant une carte touristique Michelin, constate avec joie qu'en ce lieu est indiqué un Tagdilt. Son successeur marocain aurait-il mené le chantier à son terme ? Et le colonel Saulay conclut « Si elle existe réellement, cette tagdilt n'est-elle pas la preuve évidente de « créer de la vie », comme le voulait Lyautey, même si ici, il ne s'agit que d'une petite touche de verdure perdue dans l'immensité du « bled el Kchela », le « pays vide » ?

Alors qu'il est chef du cercle du Dadès-Todhra, il travaille en étroite et très confiante collaboration avec el Hadj Asso ou Bousselham, le fameux guerrier des combats du Saghro en février 1933, maintenu en place comme amghar enfella des Aït Atta ; il veille attentivement à ce que les ressortissants de ses tribus ne soient pas lésés dans leurs droits, et averti par El Hadj Asso, il oblige un prospecteur d'or à changer les conditions de travail qu'il imposait à ses ouvriers, de sorte que ceux-ci soient convenablement logés et régulièrement payés. Déjà, alors qu'il était chef de l'annexe de Tafrannt de l'Ouergha, dans le Nord, il s'était opposé à un riche homme d'affaires français qui voulait acheter tout un village... y compris la mosquée.

Oui, Jean Saulay fut un excellent officier des A.I., pénétré de la grandeur de la mission qui était celle du service des Affaires indigènes.

Il s'associait dans le même amour France et Maroc, sur un pied d'égalité, et il souffrit beaucoup moralement lors du déclin du protectorat, car il pensait que l'œuvre française au maghreb n'était pas encore terminée.

Les pages qu'il écrivit dans le troisième volume de ses mémoires tracent un panorama douloureux de ces dernières années de 1955 à 1957, où d'abord muté au secrétariat général puis comme « délégué d'ambassade de France à Marrakech » il fut le spectateur ému de quelques journées dramatiques.

Dans la conclusion de ce charmant « *El rhezzou el isti amari* », Jean Saulay, commandeur de la Légion d'honneur (3), titulaire de nombreuses citations, écrit : « Je tire ma révérence et m'en vais sans retour », parodiant un chansonnier du temps de sa jeunesse. Nous lui répondrons « ce n'est qu'un au revoir, mon frère », car à ce bon serviteur, Dieu aura ouvert toutes grandes les portes de son saint Paradis.

(2) Terminé et signé « Noël 1986 ».

(3) En 1965.

Marc MERAUD.

ŒUVRES

Mémoires (3 volumes inédit), *le Glaoui* (étude inédite), *Zaïd en Ahmed* (étude inédite), *El Rhezzou el isti amari* (souvenirs inédits). Nombreux articles dans *la Saint-Cyrienne*, le bulletin de la Koumia et diverses revues.

LE LIEUTENANT-COLONEL JEAN SAULAY

par Yves HUCHARD

Une amitié de quarante-cinq ans vient de prendre fin.

C'est la silhouette de l'homme et de l'ami que je voudrais retracer. Les premiers contacts avaient été plutôt froids. Les nouveaux arrivants nous avaient en effet rejoint en Corse alors que fatigués par huit mois d'Italie nous y étions au repos.

Le « renfort » avait des idées qui n'étaient pas les nôtres il y eut des échanges de vues pénibles. Cependant, les choses se sont vite arrangées. Le débarquement en Provence, la libération de Marseille firent rapidement taire les différends. La remontée par la route Napoléon, le crochet par Albertville, Pontarlier, Maiche et Morteau resoudèrent l'équipe, qui parfaitement unie entreprit la traversée des Vosges, par un froid de canard, dans un pays difficile. Nous fûmes aidés par des guides sortis spontanément des rangs de cette magnifique population vosgienne.

Il nous fut ainsi possible d'apprécier la constante disponibilité de Jean Saulay, son attention, et sa vitalité calme, soutenue.

De retour au Maroc, j'eus l'occasion avec lui d'assister au passage du sultan dans une des villes impériales. On discernait déjà des bouillonnements précurseurs des événements que la Maroc devait connaître par la suite.

Dans ses différents commandements, il a su à la fois ne rien brusquer, contenir les élans, les désordres et maintenir l'essentiel.

Au côté du général Boyer de Latour j'ai pu apprécier la façon adroite et ferme de son action à Marrakech à la mort du glaoui et au cours de la préparation de l'arrivée du premier consul général.

En Algérie enfin, il a tenté de mener une S.A.S. de l'ouest avec les difficultés inhérentes à la situation et les consignes gouvernementales parfaites vues de haut et souvent d'une application laborieuse sur le tas. A la demande du général Guillaume, Jean Saulay, à la retraite, entreprit la rédaction du premier tome de *l'Histoire des goums*.

Entouré d'une affection vigilante, il a pu mener à bonne fin un lourd travail, un énorme labeur.

Les sources étaient quelquefois difficiles à trouver, incomplètes, et quelquefois contradictoires. Il fallait choisir.

C'était un ami attentif, d'un abord facile mais en même temps on pouvait constater les rigueurs de ses principes, une érudition gigantesque une fidélité sans faille de ses amis et des chefs marocains avec lesquels il avait travaillé ou combattu.

A tous ses proches parents et enfants nous pouvons dire combien nous mesurons leur peine à l'échelle de la nôtre.

Yves HUCHARD.

Le général de corps d'armée Vaillant

ALLOCUTION PRONONCÉE LE 25 SEPTEMBRE PAR LE GÉNÉRAL DE CORPS D'ARMÉE COULLON

J'ai le douloureux honneur de vous saluer une dernière fois au nom de l'Armée de terre au sein de laquelle vous avez servi notre pays avec tant de passion mais aussi tant de courage pendant près de quarante ans.

Tous ceux qui comme moi ont eu l'honneur et la chance de vous avoir comme chef, tous ceux qui ont eu le privilège de vous avoir à leur côté, tous vos pairs enfin ressentent votre disparition avec une très profonde tristesse.

Vous avez toujours su nous montrer la voie du courage et vous venez encore de le faire pour le dernier de vos combats, car ils furent nombreux au cours de votre carrière. Vous appartenez en effet à cette génération d'officiers formés dans le fracas des armes et pendant près d'un quart de siècle vous allez être présent sur tout les champs de bataille où notre armée est engagée.

Entré à Saint-Cyr en 1941 vous refusez d'emblée la défaite et vous échappant par l'Espagne vous rejoignez le Maroc pour reprendre le combat.

Avec le 3^e groupe de tabors marocains vous allez vivre l'épopée victorieuse de notre armée d'Afrique qui vous mènera de l'aride Calabre aux brumes du Neckar après avoir libéré Marseille, combattu dans les Vosges et franchi le Rhin.

Parmi les six citations dont trois à l'ordre de l'armée qui sanctionnent votre bravoure au combat, j'ai retenu un extrait de celle qui accompagne votre nomination à titre exceptionnel de chevalier de la Légion d'honneur. Vous avez alors vingt-cinq ans.

« Jeune officier dont la valeur exceptionnelle n'a cessé de s'affirmer sur les champs de bataille d'Italie et de France, élégant, brave et plein d'allant. Dans tous les combats où son unité est engagée donne l'exemple de l'audace et du mépris du danger, en particulier le 20 avril 1945 où il mène à Badlo Penzelle, sans aucun appui de chars, un combat de rues qui lui permet de s'emparer du pont sur la Nagold et d'enlever les charges d'explosifs que l'ennemi avait préparées pour le faire sauter. Le 7 avril 1945 se lance à l'assaut du village de Schutzingen, aborde au pas de course sous les rafales de mitrailleuses les dernières résistances ennemies, les neutralise avec l'appui des chars, fait 30 prisonniers et continuant l'assaut, s'empare de haute lutte de la partie sud du village. »

La guerre se termine en Europe. Vous servez alors à Madagascar et au Maroc avec le 1^{er} régiment de tirailleurs marocains. Puis, après avoir acquis votre diplôme d'état-major, vous reprenez le combat en extrême-orient dans les rangs de vos fidèles tirailleurs marocains. Vous êtes à nouveau trois fois cité dont une fois à l'ordre de l'armée.

Officier de troupe et instructeur émérite, promu officier de la Légion d'honneur puis chef de bataillon, vous êtes désigné pour participer à la formation des cadres de la jeune armée vietnamienne.

De retour en métropole, vous vous affirmez à l'Ecole supérieure de guerre comme l'un des officiers les plus complets de votre génération.

Puis c'est l'Algérie où la tête d'un bataillon du 22^e régiment de tirailleurs trois nouvelles citations et la nomination au grade de lieutenant-colonel viennent récompenser vos brillants résultats dans les Aurès et en Kabylie.

La paix revenue, vous allez continuer à faire preuve de vos remarquables qualités de meneur d'hommes et d'organisateur : d'abord à la tête du 15-1 puis comme commandant de la 27^e division alpine. Vous allez marquer chacune de ces unités de votre

sens aigu de la rigueur dans l'exécution, de l'efficacité dans l'action et de l'exaltation du travail d'équipe.

Votre expérience exceptionnelle du métier des armes, tant au combat qu'à l'instruction, votre exemplaire rigueur morale vos qualités de cœur unanimement reconnues vous désignent tout naturellement pour le poste de directeur du personnel militaire de l'Armée de terre que le gouvernement vous confie en 1975. Vous y développez une politique d'ouverture et d'information adaptée aux temps modernes. Vous y recevez les rang et appellation de général de corps d'armée et la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Celle de grand-croix de l'ordre national du mérite en 1984 couronnera votre magnifique carrière de soldat, douze fois cité au combat dont quatre fois à l'ordre de l'armée.

Mon Général, votre courage a toujours été un exemple pour tous. Vous nous laisserez le souvenir d'un chef authentique qui n'a cessé de rayonner silencieusement la simplicité et la modestie et qui a su attirer le respect, l'estime et l'affection de tous ceux qui, comme moi, ont eu l'honneur de servir sous vos ordres.

Au nom de l'Armée de terre à laquelle vous avez consacré tant de votre vie, et au nom de son chef, le général d'armée Forray qui m'a demandé d'être son interprète, je vous exprime mon général toute notre gratitude et vous adresse un suprême adieu.

L'HOMMAGE DU GÉNÉRAL FEAUGAS, président de la Koumia

Il ne m'a pas été possible d'être présent aux obsèques du général Vaillant pour lui adresser le dernier adieu des goumiers. Aussi je ne puis laisser paraître ce bulletin sans exprimer après le général Coullon la peine que j'ai éprouvée lorsque j'ai appris le décès de notre ami.

C'est à Azilal, lorsque j'ai reçu du commandant de Mareuil le commandement du 1^{er} tabor désigné pour l'E.O. que j'ai fait la connaissance du jeune capitaine Vaillant qui en commandait alors le G.C.E. L'intelligence, le chic et l'allant de ce jeune officier au regard clair et pénétrant me frappèrent aussitôt, et je me réjouissais de l'avoir auprès de moi durant notre séjour en Indochine, mais... il venait d'être admis à l'Ecole d'E.-M. sur ma demande, nous fîmes ensemble maintes démarches pour annuler cette admission car Vaillant aimait ses goumiers et n'admettait pas qu'ils partent sans lui.

Hélas! notre insistance fut alors jugée inopportune et notre jeune capitaine dut rejoindre en France l'Ecole d'Etat-Major.

Je ne l'ai retrouvé que beaucoup plus tard, quand, général de C.A., il dirigeait la D.P.M.A.T., poste dans lequel il rendit bien des services à la Koumia dans la rectitude foncière de son caractère.

Il y a quelques mois je le retrouvais chez une amie commune qui, connaissant l'estime que je lui portais, avait eu la gentillesse de nous réunir.

Général de C.A. en retraite, grand officier de la Légion d'honneur, il était demeuré ce qu'il était quand je l'avais connu : toujours aussi simple et pétillant d'esprit, aussi svelte et élégant d'allure, ne laissant rien paraître du mal qui allait bientôt l'enlever à notre amitié.

Je garde du général vaillant le souvenir de l'officier français qui devrait être donné en exemple à tous nos jeunes.

Le lieutenant-colonel Guy Delafon

ALLOCUTION PRONONCÉE PAR LE GÉNÉRAL WARTEL aux obsèques du lieutenant-colonel Delafon le samedi 26 août 1989 à Puyricard (Bouches-du-Rhône)

Mon cher Guy,

Il y aura bientôt quarante ans que nous nous rencontrons pour la première fois au Maroc, à Immouzer-des-Marmoucha, dont je prenais le commandement de la circonscription. Je n'oublierai jamais l'accueil que Jos et vous m'aviez alors réservé, à moi-même, venu d'abord en éclaireur, puis à ma femme et à mes enfants, qui avaient trois et cinq ans; Jean-Marie était encore un bébé. Vous nous aviez devancés en ce poste situé à 1.800 mètres d'altitude, sur les pentes du Bou-Iblane, dans le Moyen-Atlas, et vous nous aviez appris d'emblée à aimer cette région sauvage et attachante à travers laquelle nos longues chevauchées professionnelles, ou plus touristiques, avaient créé des liens d'amitié qui n'ont fait que s'affermir et devenir affection familiale puisqu'ils se perpétuent chez nos enfants et petits-enfants. Lorsque, quelques années après celles heureuses d'Immouzer, Yves venait au monde, à Fès, où s'étaient repliés ma femme et mes enfants, pendant que j'étais en Indochine, vous aviez eu la gentillesse de me choisir comme parrain de ce deuxième fils, et ne cessiez d'entourer et recevoir ma famille à Skoura, où vous étiez alors.

Et nous voici aujourd'hui réunis autour de vous, dans la tristesse et le chagrin, car nous savons que nous perdons un ami aux qualités exceptionnelles : distinction, courtoisie, sens du contact, et, surtout, une immense bonté : celle-ci était telle que, lorsqu'il y avait une décision à prendre, vous vous demandiez toujours si elle ne risquait pas de faire de la peine à ceux qu'elle concernait, ce que vous vouliez éviter à tout prix.

Ces qualités, et combien d'autres, vous avaient valu d'être choisi pour des missions très différentes et délicates, que vous meniez toujours à bien.

Après avoir exercé peu de temps le métier d'avocat, la guerre vous mobilise comme jeune officier dans les spahis, avec lesquels vous faites toutes les campagnes d'Italie et d'Alsace. A l'issue de ces campagnes, le général Béthouard, commandant en chef en Autriche, vous prend comme officier d'ordonnance.

Vous intégrez, après cette période, les Affaires indigènes du Maroc, où, après Sefrou et Immouzer-des-Marmoucha, vous prenez le commandement du poste de Skoura. Puis vous êtes affecté à Agadir, et enfin à Taza, à l'époque douloureuse de l'Indépendance, en 1956.

De retour en France, mais pour peu de temps, et après un bref séjour en Algérie, vous vous voyez confier le poste d'attaché militaire au Laos, où vous passez trois ans, et où naquit Jeannick.

C'est alors que, séduit sans doute par l'Extrême-Orient, et pressenti pour des postes de haut niveau, vous décidez de quitter l'armée, et vous vous voyez chargé de la direction d'une grosse plantation d'hévéas en Indochine, où, pendant quatre ans, vous assumez de très grosses et intéressantes responsabilités.

Mais la guerre, là-bas, et les études de vos enfants vous contraignent de rentrer en France, pour vous fixer à Aix-en-Provence. Pendant quelque temps encore, vous exercez différentes activités, et, grâce à votre sens des affaires, votre psychologie et vos qualités humaines, là encore, vous réussissez parfaitement dans le rôle, pourtant

ingrat, de vendeur de Sicav au sein de la société Paluel-Marmont... jusqu'à ce que sonne définitivement l'heure de la retraite. Vous la prenez avec le grade de lieutenant-colonel, vous aviez eu 5 citations, dont 3 à l'ordre de l'armée, et vous êtes chevalier de la Légion d'honneur.

Bien que le contact n'ait jamais été rompu grâce à la correspondance, à des retrouvailles périodiques, et à cette grande famille qu'est la Koumia (notre association des anciens A.I. et goums du Maroc), cette retraite nous a encore rapprochés par ces quelques kilomètres qui séparent Aix d'Ollioules.

Et c'est avec un grand bonheur et une immense émotion que, indépendamment de la joie de vous retrouver, entouré de vos ménages et petits-enfants, nous nous replongions dans l'ambiance d'un poste d'Affaires indigènes que vous aviez su recréer à Lignane, dans la campagne aixoise, en souvenir de ce bled marocain que nous avions tous aimé... Il n'y manquait ni l'accueil large et généreux dont tant d'amis ont profité, ni cette nature méditerranéenne, ni la piscine, ni le cheval, ni potager et poulailler, ni même le mokhazni, sous les traits du fidèle Cortès, comme nous tous dans la peine aujourd'hui...

Depuis que vous étiez tombé malade, vos proches, Guy, étaient votre plus grande joie, par la sollicitude et le dévouement dont ils faisaient preuve. Vous le méritiez, si grands étaient votre courage et votre résignation lucide et souriante, quatre jours encore avant de nous quitter, lorsque nous-même vous avons revu pour la dernière fois.

Ma chère Jos, et vous, Chantal, Colette, Jean-Marie, Yves, Jeannick..., vous encore chers petits-enfants qui aimaient tant leur grand-père, nous vous assurons de toute notre affection. Sachez que vous trouverez toujours chez nous l'accueil et le réconfort que nous vous donnerons en souvenir de Guy.

Soyez-en assuré, vous aussi, mon cher Guy, et reposez en paix.

Le R.P. Gilbert Brossard

HOMÉLIE PRONONCÉE PAR LE PÈRE DUVAL aux obsèques du R.P. Gilbert Brossard

Père,

Samedi dernier 16 septembre, en début d'après-midi, le père Brossard était trouvé sans vie dans son fauteuil. L'infirmière lui avait proposé quelques instants auparavant de le recoucher pour la sieste. Il lui avait dit préférer rester près de la fenêtre d'où il apercevait les coteaux de la Maine : il était en effet à Montaignu depuis le mercredi précédent. Depuis le 20 mai, une machine l'assistait pour pallier une grave insuffisance respiratoire et cela vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Depuis de nombreux mois la maladie progressait nécessitant des séjours à l'hôpital plus fréquents et plus longs et une dépendance de plus en plus grande (oxygène et respirateur). Sa retraite aura été courte et douloureuse.

Né en 1916 à Clazay, novice en 1934, prêtre en 1942. C'est au Maroc et comme aumônier militaire qu'il accomplira son premier ministère. Dans les goums, il participera, avec le corps expéditionnaire, à la campagne d'Italie, à la campagne de France et enfin à celle d'Allemagne. De cette époque il gardera de solides amitiés. A la fin de

la guerre il reprend le travail à Rabat au séminaire. Il le quittera pour aller « refonder » le Colegio à Caracas, à la demande du père Landais. 1955, sous sa conduite le collège se développera, puis il laissera la direction. 1961, il prépare alors un diplôme d'enseignement à l'Université de Caracas. La maladie l'obligera à revenir passer deux ans en France. A son retour, ses supérieurs lui demanderont d'administrer le produit de la vente du collège, il assure l'aumônerie de l'Ecole normale, de la catéchèse et des cours au séminaire interdiocésain. C'est alors que sentant ses forces diminuer il demande à rentrer en France pour prendre sa retraite. Il y fera la traduction d'un livre sur la franc-maçonnerie : travail long qu'il fera avec la minutie, la méthode et la rigueur que nous lui connaissions. Il se presse pour tenir les délais et aussi peut-être parce qu'il sent que son temps est compté... Ici comme dans d'autres domaines il demeure avare de confidences.

A la fin de cette vie bien remplie, il est entré dans le repos de Dieu, nous le confions aux prières de chacun.

Rectificatif à l'hommage rendu au général Georges Leblanc par le commandant Servoin

(Bulletin n° 114 - Septembre 89, p. 27)

Faisant preuve, une fois de plus, de sa très grande modestie et de son sens aigu de la hiérarchie militaire, notre ami, le commandant Servoin nous demande, dans son article se rapportant à une période où il était sous-officier, d'effectuer la rectification suivante.

« Vénéré par ses **sous-officiers**, le général Leblanc était le chef prestigieux... »

TRIBUNE DE L'HISTOIRE

Souvenirs des débuts du protectorat marocain (1914-1915)

Guillaume de TARDE

Guillaume de Tarde, mort dans sa cent quatrième année, le 7 mars dernier, était l'un des derniers, sinon le dernier survivant de l'équipe de Lyauté à l'époque héroïque du Maroc.

Né à Sarlat (Dordogne) en 1885, il arrive à Paris en 1894, quand son père, le sociologue Gabriel de Tarde, est nommé professeur au Collège de France.

En 1910, il entre au Conseil d'Etat qui le rémunère chichement mais lui laisse des loisirs : il se croit alors appelé à une carrière littéraire ou philosophique.

Sa vie change brusquement en janvier 1914 : Paul Tirard, secrétaire général du Protectorat du Maroc, lui demande de devenir son adjoint. Jusqu'en 1920 (avec, sur sa demande expresse une interruption en 1915-1916 pour rejoindre sur le front la 3^e brigade du Maroc) il participe directement à la création du Maroc moderne. C'est lui, en particulier, qui est chargé d'établir les bases juridiques de l'Etat chérifien, notamment en matière d'urbanisme.

Le souvenir de cette expérience inoubliable se concrétisera, près de quarante ans plus tard, dans un ouvrage sur Lyauté et les méthodes de commandement.

En 1921-1922, chef de cabinet du ministre du Commerce, il est à l'origine de la création de l'Office national du commerce extérieur qu'il dirige de 1922 à 1927. Il quitte alors la fonction publique pour apporter dans les affaires privées le sens aigu de l'intérêt général qui a toujours caractérisé son action. En marge de sa vie professionnelle, il s'attache, avec son ami le plus cher, Auguste Detœuf, à combattre toute forme d'intolérance en provoquant inlassablement des rencontres entre personnalités de sensibilité différente, appartenant aux milieux les plus divers, voire opposés, notamment entre syndicalistes et patrons.

De ces confrontations naîtra un hebdomadaire, les Nouveaux Cahiers, carrefour d'idées et d'opinions librement exprimées.

Pendant, l'activité de Guillaume de Tarde s'exerce dans des domaines divers. Administrateur puis président de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, il participe à la création de la S.N.C.F. dont il devient vice-président.

En 1946, quand la B.N.C.I. est nationalisée, on lui demande d'en prendre la présidence, comptant qu'il saura malgré le bouleversement que constitue le changement de statuts conserver le dynamisme qui caractérisait la banque privée. Quand il accepte, à condition que ce soit pour deux ans seulement, il ne soupçonne pas que, près de dix ans plus tard, en 1957, on lui demandera d'assumer de nouveau cette même charge.

Ce bref rappel d'une partie des fonctions occupées par Guillaume de Tarde montre combien peu figée a été sa carrière, combien diverses étaient ses compétences. Mais il ne suffit pas, tant s'en faut, à évoquer le rôle qu'il a joué, l'influence qu'il a exercée pendant

GROUPE
Rhin & Moselle
ASSURANCES

le plus «*koumia*» des groupes de
compagnies d'assurances

1, Rue des Arquebusiers - 67000 STRASBOURG
48 - 50, Rue Taibout - 75009 PARIS
78, Route de Paris - 69260 LYON - CHARBONNIERES

Henry ALBY

Secrétaire Général Adjoint

" Bordeneuve "

31380 MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

Pierre SALANIÉ

Agent Général

BP 102

46002 CAHORS CEDEX

Michel LEONET

Président Directeur Général du groupe
Rhin et Moselle

STRASBOURG

Bernard MERLIN

Secrétaire Général E.R.

5, Rue Magdebourg

75116 PARIS

André FEAUGAS

Inspecteur Général E.R.

"Le Méjean"

Pessac - sur - Dordogne

33890 GENSAC

Maurice DUBARRY

Directeur Adjoint E.R.

"La Grande Candelle"

Allée des Pins - 13009 MARSEILLE

Renaud ESPEISSE

Sous-Directeur Honoraire

Le Plessis Breton

35420 ST GEORGES DE REINTEBAULT

LA KOUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS

Reconnue d'utilité publique

DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE

Décret du 26 février 1958, « J.O. » du 1^{er} mars 1958

SECRETARIAT

GÉNÉRAL :

14, RUE DE CLICHY, 75009 PARIS

TÉL. : (1) 48.74.52.93

SECTION :

BULLETIN D'ADHÉSION

NOM et prénoms :

Date et lieu de naissance :

Situation de famille :

Marié, père de famille : nombre d'enfants :

Prénoms et dates de naissance des enfants mineurs :

Situation militaire ou profession :

Adresse :

N° de téléphone :

Derniers grades aux G.M.M. :

Unités des goums et postes A.I. auxquels vous avez appartenu, avec indication des années :

Décorations :

A le 19.....

Signature :

Cotisation annuelle : 150 F (comprenant l'abonnement au bulletin).

Cotisation seule : 50 F.

Les DONS sont versés au budget des œuvres sociales de la Koumia. Paiement par chèque barré, mandat-carte ou C.C.P. : KOUMIA 8813-50 V PARIS.

Permanence tous les mardis et vendredis, de 15 heures à 18 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.
Métro : Saint-Lazare ou Trinité-Estienne-d'Orves.

LA KOUMIA

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES
DE LA KOUMIA, ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS
ET DES AFFAIRES INDIGENES, EN FRANCE

Association loi 1901

Siège social : mairie de Montsoreau, 49730 MONTSOREAU



BULLETIN D'ADHÉSION

Nom et prénoms :
Date et lieu de naissance :
FILIACTION :
Situation de famille : Nombre d'enfants :
ADRESSE :
Numéro de téléphone :
PROFESSION :
Grade dans l'armée (éventuellement) :
Profession du conjoint :
Nom de jeune fille de votre épouse :

Déclare adhérer à l'Association des descendants des membres de la Koumia, anciens des Goums marocains et des Affaires indigènes, en France.

— Montant de la cotisation pour 1989 : 50 F.

— Ci-joint, en règlement, la somme de F.

Chèque à libeller au nom de :

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

et à adresser à :

Georges BOYER de LATOUR, président,
Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

— L'abonnement au bulletin de la KOUMIA (facultatif) est de 130 F. Il est à adresser directement au trésorier de la KOUMIA, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

A, le

Signature :

Rayer les mentions inutiles.

Avec Cetelem, vos projets ont de la suite dans les idées!

75 agences Cetelem à votre service. Des solutions-crédit pour tous les projets, pour tous les budgets. Souplesse, rapidité, simplicité: Cetelem, c'est une agence près de chez vous, en permanence à votre écoute.

A renvoyer à :

Cetelem - Libre réponse N° 604 92
92529 NEUILLY-SUR-SEINE CEDEX
(Ne pas affranchir votre enveloppe).

Oui, je désire connaître l'adresse et le téléphone de mon agence Cetelem sans engagement de ma part.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code Postal | | | | | Ville _____

Téléphone (facultatif) _____

cetelem
Le crédit et beaucoup plus

de longues années sur les élites françaises. Homme de contact, homme de dialogue, il savait établir des rapports d'amitié vraie aussi bien avec des personnes âgées qu'avec des jeunes, avec les paysans de son village de Dordogne comme avec les personnalités marquantes de son temps.

Même à la fin de sa vie, il continuait à s'intéresser passionnément aux gens, aux choses et aux idées. Observateur lucide, souvent désabusé, sans complaisance comme sans illusions, il aimait pourtant la vie, ardemment, et la faisait aimer. Il avait surtout un sens profond de la dignité de l'homme où se nourrissait une discipline morale exigeante et rigoureuse pour lui-même, compréhensive et tolérante pour autrui.

Pour tout ceux qui aimaient à venir puiser dans ses souvenirs où l'exaltante expérience marocaine tenait une place éminente, pour tous ceux qui l'ont connu aux diverses étapes de sa longue vie et qui tous ont été frappés par son intelligence, son souci du bien public, son attention aux autres, son total désintéressement, Guillaume de Tarde représente l'archétype de l'honnête homme en notre temps.

G. de CHAUNAC LANZAC.

Parler du Maroc est une entreprise aujourd'hui bien téméraire et que je n'ai pas tentée sans crainte après tant de devanciers plus qualifiés et plus notoires.

Depuis quelques années (1), ce grand sujet bénéficie d'une littérature abondante et de qualité. Privilège rare, que le Maroc doit à plusieurs chances accumulées. Son rôle historique d'abord : chance d'avoir été, pendant les vingt années précédant la guerre, l'un des pôles de la politique internationale, d'où cette publicité active autour de son nom. Sa proximité et sa virginité : chance d'avoir pu se garder intact, jusqu'en plein vingtième siècle et pourtant aux portes de l'Europe, contre les lois du temps et de l'espace, à la fois proche et hors d'atteinte de la civilisation occidentale, et d'offrir ainsi aux sociologues modernes, à l'heure où se produisait ce phénomène terrestre assez rare qu'est la rencontre subite de deux civilisations différentes de race et d'âge, le terrain d'observation par excellence, immédiat, topique et commode. Mais par-dessus tout, chance d'avoir trouvé l'homme, de se l'être si intimement agrégé que le nom du pays fût à jamais inséparable du nom de l'homme, bientôt de sa légende, d'avoir profité, tout en y contribuant, de sa force d'attraction.

Et j'en viens au but propre de cette causerie. Le thème du Maroc est déjà connu, presque rebattu. C'est le signe même de la gloire : il est consacré. Mais « consacré » ne signifie pas « épuisé ». Il y a beaucoup à dire encore sur le Maroc : l'histoire de cette expérience française de colonisation, quoique récente (peut-être même parce que récente) n'est pas définitivement établie, loin de là. Nous connaissons assez exactement les origines, le Maroc de Loti, de Foucauld, de Segonzac, celui de Tardieu, le Maroc des explorateurs et des diplomates. Nous sommes mieux renseignés encore sur les dernières étapes de cette histoire, l'ère des formules en action, des réalisations tangibles, l'ère du Maroc organisé et outillé. Mais, du Maroc de Loti au Maroc des circuits nord-africains, que d'étapes intermédiaires ! On ignore à peu près la plus importante : celle des premiers contacts de droit entre les deux peuples, quand la théorie du Protectorat cherchait en tâtonnant, sur ce terrain difficile, ses vraies formes d'application pratique, celle de l'établissement des programmes et de leur mise à exécution, de la fermentation des idées et du pullulement des chantiers. Epoque que je serais tenté d'appeler héroïque, pourtant moins riche que les autres en aèdes et en bardes, parce que ses témoins étaient moins préoccupés de la chanter que de la faire, de jouer un rôle que d'accomplir une œuvre, tous esclaves aveugles et passionnés de cette œuvre, les meilleurs même hélas ! ses victimes. Epoque d'autant plus héroïque que condamnée à l'obscurité. Après l'ère des grands premiers rôles, le Maroc devait se faire petit. La métropole ne lui demandait qu'une chose, ne plus faire parler de lui : avant la guerre pour éviter toute complication internationale, pendant la guerre parce que les regards et les forces étaient tendus vers d'autres objectifs.

(1) Cet article date de 1932.

1914-1915, deux années-types de création marocaine : certainement les moins connues. C'est pourtant cette période même qui détient le secret réel de la réussite marocaine, je veux dire son secret moral, psychologique. Et voilà bien ce qu'on ignore trop. De nombreuses études, dont vous connaissez tous la dernière en date et la plus forte, celle d'André Maurois, nous ont éclairés sur la personnalité du chef, sur ses conceptions, ses méthodes, ses réalisations. Mais les méthodes, les programmes, les ordres mêmes ne sont rien sans les hommes : ce qui importe, c'est le rayonnement d'un homme sur ses hommes, les réactions réciproques de ces hommes entre eux, c'est le climat moral qu'ils respirent et entretiennent. Le Maroc n'est pas sorti des cartons. Il est sorti d'une équipe. Et d'une équipe commandée, c'est-à-dire d'un certain état de suggestion collective, d'hypnose créatrice.

C'est cette vie de l'équipe en cours de ces deux années 1914 et 1915 que je voudrais essayer de restituer devant vos yeux. J'ai eu la chance d'en faire partie pendant cette période éluë, et je ne revendique d'autre mérite que la fidélité de mes souvenirs.

Mon premier contact avec le Maroc date de janvier 1914. Il fut purement administratif et abstrait. Désigné par le Conseil d'Etat pour faire partie d'une commission chargée d'établir un projet de statut du chemin de fer de Tanger à Fez, je me trouvais assis parmi des augures et j'entendais ronronner autour de moi les articles familiaires d'une convention-type de chemin de fer, où les mots de Tanger et de Fez jetaient de loin en loin quelque note de musique orientale, vite monotone. Vers la fin apparut tout à coup le général Lyautey, en civil... J'eus un peu peur. Mais ce ne fut qu'un éclair : le temps de trancher le nœud gordien de nos discussions, et il avait disparu.

Ce jour-là même, Paul Tirard, alors secrétaire général du Protectorat du Maroc, premier ouvrier de la première équipe (on ne dira jamais assez son rôle éminent dans cette grande période des débuts du Protectorat), me demandait d'être son collaborateur. Du coup, le Maroc passait de l'abstrait au concret : je vis surgir un pays de sables fauves, d'horizons déserts et de ciels d'azur, avec, derrière des cactus, des nègres armés de tromblons. Il n'était pas question de ne pas tenter cette grande aventure, participant à mes yeux de l'exploration. (Pour un fonctionnaire de l'époque, il y avait presque aussi loin de son rond-de-cuir au Maroc que d'Espagne aux Antilles pour un conquistador.) Quelques jours délicieux passèrent en achats d'équipement : le casque genre Armée des Indes, le lit Picot démontable, les cantines pour dos de chameau. C'est tout juste si je n'achetai pas des caisses de biscuits.

Entre-temps je prenais contact avec l'équipe. Elle parut sympathique et agitée. Cette ruche avait installé ses rayons dans trois chambres du Palais d'Orsay, où régnait un brouhaha de coups de téléphone, de bruits de machines, de conversations et de portes claquantes. La fièvre me gagna. Je venais d'être immédiatement chargé d'un travail : un projet de législation sur l'urbanisme, et je passais mes journées à compulser des textes étrangers, allemands, anglais, égyptiens, à ébaucher des projets, à les écrire, à les parler. Comment expliquer que de cette méditation incompétente, irresponsable encore éloignée des réalités mêmes de son sujet, soient sortis pourtant tous les principes essentiels de la législation ultérieure, difficilement élaborée contre bien des oppositions, à laquelle l'urbanisme marocain doit ses réalisations pratiques ? Mystères de la suggestion. Avais-je respiré dans ces trois chambres du Palais d'Orsay un peu de l'air du Maroc, apporté par l'équipe dans ses malles et ses poumons ? En vérité, c'est le Maroc tout entier qui se déplaçait avec l'équipe à la suite du chef. Je devais comprendre plus tard ce phénomène, sans l'expliquer.

Au bout de quelques semaines, nous partions.

Et c'est ainsi qu'un matin de février 1914, notre caravelle arrivait en vue de Casablanca. Une mer houleuse, hostile, aux flots gris, un ciel bas de nuages et de brumes où émergeaient, sur une ligne de côte en oscillation, des groupes de maisons blanches et le bras tordu d'un grand Titan : tel m'apparut pour la première fois le Maroc d'azur et d'or. On débarquait alors en pleine rade, très loin de la terre, dans des barcasses qui, après avoir franchi en plusieurs soubresauts la barre, vous déposaient « à quai » dans « le port ». Le quai avait une trentaine de mètres de long, le port quelques milliers de mètres carrés de surface. C'est pourtant par ce petit port à barcasses

que communiquaient depuis deux ans la France et le Maroc. C'est là qu'embarquaient ou débarquaient en masse troupes, matériel, ravitaillement, colons. Tout le premier outillage de Maroc, mécanique ou humain, est sorti de là. Aussi quel frétillement de barques et d'hommes dans ce petit espace d'eau, comme dans un filet miraculeux ! Et tout autour, quel amoncellement de hangars de fortune, de piles de marchandises, de bâches et dos d'âne !... Mais un espoir immense domine et ordonne tout ce chaos : au bout de la grande jetée qui déjà s'amorce, le grand Titan tourne lentement. Tout le Maroc est suspendu à lui.

A peine à terre, nous courons visiter les travaux, enjambant les quartiers de roc et de ciment, trébuchant contre les rails, évitant de justesse les embruns redoutables (un paquet de mer venait d'enlever une partie de la digue). Nous mesurons l'avancement : déjà cent mètres, à raison d'un mètre par jour. Peu à peu, ce monceau de blocs énormes, jetés en vrac, a gagné sur la mer. Il pointe droit vers le large, pareil à quelque muraille cyclopéenne torturée par les séismes. Et régulièrement le monstrueux cyclope, calé sur les matériaux qu'il a entassés, lève à bout de bras un nouveau bloc et le lâche en pleine mer.

Je fais connaissance avec la ville. La métropole commerciale du Maroc est une petite cité pouilleuse d'indigènes marocains et israélites, mal amarrée au bord de la rade dans ses remparts de torchis, entourée d'une banlieue pierreuse, effondrée, où sont piqués au hasard des cubes d'immeubles à étages et des cabanes de zoniers. Dans la ville indigène, serrée comme une ruche, toute une population méditerranéenne de marchands, de manœuvres, d'aventuriers, s'est entassée à force. Je parcours avec stupeur ses ruelles torsées, pleines à craquer, où voisinent tous les exemplaires d'humanité sale dans tous les styles de haillons, tous les modèles de guinguettes et de cagibis, produits par l'architecture malaise, turque, arabe, juive, voire parisienne, tous les types de véhicules réformés et de bêtes de somme à équarrir, toutes les variétés de décombres et d'ordures. Après leçon d'urbanisme et de politique : il y a là tout ce que peut donner de plus pittoresque et de plus hideux le mélange pressé des résidus de toutes les races. Et ce mélange fermenté avec une odeur qui suffoque. Une grave épidémie de typhus, à peine maîtrisée, a fait ses ravages cet hiver : c'est comme son odeur stagnante que nous respirons.

Aux portes de la ville indigène, il y a les camps, grand village de baraquements alignés, et ce qu'on appelle la « ville nouvelle », zone de cloaques, de terrains vagues, de chemins de terre, où s'égaillent des constructions anonymes sur un plan à la fois exigü et démesuré. Son centre d'attraction et de vie se trouve aux pieds des remparts, au point de jonction des deux villes : c'est le Sokko (qu'on n'ose encore appeler la place de France), vaste fondrière, mi-esplanade mi-foirail, d'où surgit le géant à six étages de Paris-Maroc. Au moment où je débouche sur la place, de grandes flammes crépitent dans le fond. Je m'approche. C'est tout un quartier de baraques indigènes que l'autorité militaire fait brûler par mesure d'hygiène. Une foule drue contemple l'autodafé. De temps en temps, un remous, des rires, des cris, et un indigène, brandissant un rat par la queue, rejette le fugitif dans le brasier.

Telle fut ma première vision de Casablanca au début du mois de mars 1914.

Peu de jours après, j'étais initié au bled. Un matin, cinq ou six grosses voitures de la Résidence, chargées d'officiers et de civils en militaire, les yeux protégés de lunettes, la tête enveloppée de tulle fauve, s'élançaient vers Rabat, sur la bonne route cessant, elles entraient brusquement dans le bled, au milieu d'un triomphe de poussière d'or. Là commençaient les tribulations. La distance de Casablanca à Rabat est de 90 kilomètres. Il fallait, en ce temps-là, cinq à six heures pour la parcourir. Cinq ou six heures de cahots, de zigzags, d'escalades et de plongées, mais un contact direct avec la terre et les êtres, le long d'une piste torrentueuse, tantôt en goulet entre deux obstacles, tantôt étalée en mille ornières, ici perdue au milieu des fleurs, là rectiligne en pleine friche, contournant un rocher, un cactus, attardée autour d'un verger, croisant des files de piétons, des caravanes de chameaux, et de loin en loin quelques Ford de la préhistoire, moustiques géants qu'on voyait sautiller au bout de longues pattes sur les mottes de terre et les palmiers nains. Et toujours sur la gauche, la mer calme

en apparence, trahie par d'immenses explosions d'embruns... Etrange pays, loin des horizons de France. Etrange pays à administrer.

C'est le lendemain seulement qu'après une nuit dans la villa de Paul Tirard (l'une des trois seules villas de pierre existantes), je découvrais mon nouveau domaine : Rabat. On me dit de me mettre à cheval, et je dus me joindre à une nombreuse escorte de cavaliers, en reconnaissance, derrière le général Lyautey, à travers sa capitale future. Première expérience pratique du commandement civil. Premières grandes manœuvres d'administration sur le terrain. En suivant à la trace, au milieu des haies de cactus, des fossés et des fondrières, les voies imaginaires du plan de Rabat, j'ouvrais tout grand mes yeux et mes oreilles, partagé entre le souci de mes rênes et les élans de mon admiration. La critique eut lieu aux « Trois Figuiers », point culminant de la région, plate-forme où s'élève aujourd'hui la Résidence, où naguère, aux pieds de trois vieux figuiers perclus que le ciel vide auréolait de majesté, des indigènes en groupes platoniciens, une rose aux doigts, venaient prendre le thé devant l'horizon. C'est de là que, pied à terre et bride en main, au milieu des chevaux hennissants, nous suivions au bout de son bras tendu les explications du général, ses anticipations, ses ordres. Il avait l'air d'un prophète. Et quel prophète, en effet, dont les décisions disaient l'avenir parce qu'elles le faisaient ! Moins de dix ans plus tard, tout ce rêve était réalisé.

Le soir même, je prenais mes fonctions.

C'est le moment de vous donner une idée de ce qu'était à Rabat, à cette époque, la vie de l'équipe autour de Lyautey. Vie étrange. Etrange compromis entre la vie de bureau, la vie de cow-boy, d'explorateur ou de chercheur d'or, la vie de ville d'eau, la vie diplomatique, sans parler de la vie de bohème, avec, comme dominante, une tension de tous les instants vers le même but commun, impérieux.

Le matin, de bonne heure, à cheval. Après une randonnée dans le bled, par-delà des murs, arrivée au bureau. Pied à terre. On jette les rênes au chaouch. Le cheval vous attend à la porte. Et l'on entre, comme Louis XIV au Parlement. Tenue : bottes, casque, costume kaki.

Le bureau : une baraque en planches, surélevée sur de hautes pattes. Un peu la classique maison de campagne des vieux films comiques américains. Tous les bureaux, du même type, civils et militaires, sont groupés comme des poussins de carton autour de la Résidence, seul bâtiment en pierre, modeste d'ailleurs et auquel il a fallu adjoindre des appartements de réception également en bois du Nord. Sorte de cité du Far-West, mais si bien habillée par la verdure, tellement envahie par les fleurs, parsemée de mûriers et de figuiers, que le journaux d'opposition (car, Dieu merci, il y en a) l'appellent le « Bois Sacré ».

Bois sacré, peut-être, mais surtout cité ouvrière. C'est là que se concentre en un petit espace toute l'action administrative du gouvernement marocain, là que se fait le Maroc. Avec peu de moyens encore — heureusement. Pas de directions souveraines et pléthoriques. Peu de services, mais jeunes et musclés, avant l'âge fatal de l'empatement et de la solennité. Peu de personnel, sans statut défini. Pas de règlements sacrosaints. Peu de paperasses : la parole triomphe encore de la plume d'oie, tout se règle d'homme à homme, on ne pense guère à dégager sa responsabilité par écrit. Mais aussi quel rendement !

Dans cette ville de baraques, on travaille ferme. Et la vraie caractéristique de ce travail n'est pas tant l'intensité que la cohésion, et surtout la continuité. On tire fort dans les mêmes traits, et l'on tire tout le temps. La vie professionnelle absorbe toute la vie : à vrai dire, il n'y a qu'une vie, où tout instant concourt à l'œuvre commune. Dans les bureaux du matin au soir, on y déjeune, on y dîne, on y couche (au début, Paul Tirard couchait dans son bureau, faute de logement). Mais les loisirs eux-mêmes, enfermés dans les mêmes horizons, liés aux mêmes êtres, tendus par les mêmes préoccupations, restent sous l'enchantement de l'action. On ne peut comparer cette vie qu'à celle d'un équipage qui, à tous moments, même au repos, même au sommeil, sent la pulsation du navire et veille. Nous sentions à tous moments battre la machine.

Une heure. On se rend à la popote, sorte de mess pour fonctionnaires, civils ou militaires, de l'entourage du Résident. C'est l'heure de la détente. Autour d'une nourri-

ture médiocre dévorée avec délices, causent les familiers, convives rares, tous débordant de jeunesse, de foi et de fantaisie, auxquels se joignent souvent de hôtes de passage, quelquefois des femmes. J'ai goûté là, dans ce cadre provisoire de guinguette en campagne, les joies de la vraie camaraderie avec des hommes en plein essor, et que la vie devait porter plus tard au premier plan de la politique et des affaires. Ces conversations étincelantes sont parmi les souvenirs les plus vivaces que j'aie gardés du Maroc.

Après la popote, un moment au cercle. Le cercle est un charmant bungalow, tout en toits, en baies et en terrasses, ruisselant de fleurs. Campé sur une éminence, face à la vue, il reçoit toute la lumière et tout l'horizon, et de l'intérieur, comme du pont couvert d'un paquebot, on voit s'inscrire sur les parois vitrées la ville blanche, débordant de ses remparts par-delà les orangers et les oliviers. C'est le royaume du fauteuil, le paradis de la flânerie et de la sieste.

L'heure avance. Vite, un temps de galop. Et de nouveau bureau jusqu'au soir, dîner à la popote, cercle, encore bureau (que de fois nous travaillions jusqu'à minuit!). Parfois c'est un dîner à la Résidence, ou quelque équipée en smoking et à cheval, derrière le chaouch porteur de lanterne, à travers les fondrières des rues, pour un dîner dans la ville arabe. Parfois aussi, secouant le joug administratif, la horde des bureaucrates en costumes de trappeurs dévale vers le boulevard El Alou et le quartier de l'Océan, où les attendent des bars de l'Alaska au temps de la ruée vers l'or.

Tel est le cadre, telle est l'ambiance. Le cadre : un chantier dans les fleurs et le soleil. L'ambiance : jeunesse, enthousiasme, foi dans le chef et dans l'œuvre. (Je n'avais pas encore vu le chef en action, mais il était partout présent, dans l'air, dans le sol et dans les âmes).

Mais, dans ce cadre, dans cette ambiance, à quoi travaillait-on ?

*
* *

Pour comprendre cette œuvre, pour en apprécier pleinement le sens, il faut se replacer en pensée dans cette période trouble précédant la guerre, avoir toujours présent à l'esprit ses difficultés, ses dangers, les obstacles qu'elle rencontrait alors. Que de problèmes à la fois !

Le problème indigène. Deux peuples en présence — dont l'un, l'intrus, représenté en majorité par des éléments médiocres, ambitieux, dévorants —, et l'autre, l'autochtone, méfiant, soutenu en sous-main par l'étranger. Equilibre instable, reposant sur la formule du protectorat : formule toute récente, née dans le sang (les massacres de Fez dataient de deux ans à peine), suspecte aux indigènes, contraire aux premiers réflexes du tempérament français. Un souverain jeune, encore peu connu de ses sujets. Un pays sans cadres, encore sous le coup des désordres de deux règnes précédents. La dissidence proche encore, grondante, coupant le Maroc en deux tronçons, isolant de l'Algérie toute sa partie occidentale.

Le problème européen. — Une immigration débordante, impérieuse, et qui demande des maisons, des terres, de l'argent. Tout l'outillage d'un grand pays à créer d'un coup : ports, routes, chemins de fer, égouts, écoles, hôpitaux, œuvre de longue haleine —, tandis que chaque mois, régulièrement, deux à trois mille personnes, à la recherche de l'Eldorado, débarquent à Casablanca.

Et pour résoudre ces problèmes, que d'obstacles, que de résistances !

Les obstacles extérieurs. L'acte d'Algésiras. Mais surtout l'Allemagne aux aguets : l'Allemagne qui, vaincue diplomatiquement en 1911, cherche à ruiner notre influence, à nous éliminer en fait dans l'ordre économique et politique, qui cherche aussi, dans un contrôle vexatoire de l'application des traités, tous les prétextes à conflits. (Elle faillit en trouver un à Marrakech, en mai 1914, au moment même du passage de Paul Descha-

nel, alors président de la Chambre.) Adjudications de travaux, de ports, de routes, de terrains, expropriations, concessions de mines : tout est soumis à l'acte d'Algésiras, avec ses interminables procédures. Impossible d'acheter un rouleau pour une route, une grue pour un port, sans passer par Tanger. Pas une ligne de chemins de fer avant celle de Tanger-Fez, d'un médiocre intérêt économique. Quant au petit chemin de fer militaire, il ne peut, sans risque de difficultés avec l'Allemagne, transporter un kilogramme de marchandises ni un seul fonctionnaire civil. Rien n'est simple : toute question d'ordre intérieur, fiscale, douanière, agricole, présente une face politique.

Mais les obstacles extérieurs ne sont pas toujours les plus graves : il y a les résistances métropolitaines. Résistances sur le choix du port. On discute Casablanca. Des avis péremptoirs de techniciens, de marins, critiquent cette folie, décrètent son échec. Chacun a son idée, son candidat... Résistances sur le choix de la capitale. De loin, la logique française désigne Fez. Pour d'autres, c'est Casablanca. D'autres Meknès. Quant à la conception de Rabat, capitale administrative, elle est violemment contrebattue. Résistances sur les dépenses de bâtiments civils, de routes, de ports. C'est la légende du Lyautey gaspilleur, mégalomane. Légende tenace, qui l'a toujours gêné dans son œuvre, qui régnait alors plus que jamais, qui n'a cédé depuis qu'à la constatation évidente des résultats, et que le dernier de ses succès, le plus procvhe, le plus palpable de tous et le plus populaire, a définitivement abolie. (Car, sans cette prétendue mégalomanie, qu'eût été l'Exposition coloniale ?)

...Et, malgré tout, contre vents et marées, avec les moyens de fortune, l'œuvre avançait. Ce n'étaient encore que programmes, mais ils partaient tous à la fois. Nous dressions des plans de villes avec des photographies d'avions, le service topographique de l'armée nous prêtait les premiers géomètres pour établir l'immatriculation, à défaut de routes nous aménagions des pistes. Chacun dans son domaine, par tous les moyens, réalisait... Et quand on songe aux difficultés... de cette œuvre, à ses dangers, aux menaces qui la tenaient en suspens, on s'imagine de quelle flamme de jeunesse de quelle dose de foi devait être pénétrée, pour l'accomplir, cette première équipe. De foi, ou plutôt d'illusion, car c'est l'illusion tenace qui fait les réalités. A une condition, c'est qu'elle soit contagieuse.

Mais d'où venait cette contagion ? Du magnétisme d'un homme.

Cet homme, ce chef, nous ne l'avons pas encore vu à l'œuvre. Voici comment il m'apparut.

*
* *

Le coup de foudre eut lieu certain soir de juin, après le dîner, dans une tente dressée sur les hauteurs des Touargas (vers l'emplacement actuel des jardins de la Résidence, où l'un de nos amis, fuyant l'étuve, était venu camper pour l'été dans la brise et la solitude. Le général était parmi les convives. Nous causions avec lui, au seuil de la tente ouverte, devant une nuit encombrée d'étoiles basses, étincelantes, dans une vague lumière pulvérisée. Conversation libre, aérienne, volant d'idées en idées, de souvenirs en souvenirs, et d'où surgissait peu à peu, comme une matérialisation spirite, la forme d'un Lyautey inconnu, celui des lettres de jeunesse et des lettres du Tonkin : un Lyautey *disciple*, curieux de son époque, avide de toutes les formes actuelles de pensée, de sentiment et d'art, mais aussi passionné jusqu'au mysticisme et puisant dans ses profondes racines de culture intérieure la sève de l'action. Il parlait et, par la parole, agissait. Puissance du verbe : il crée. Le chef parle, et c'est par le verbe qu'il agit sur les âmes, qu'il rayonne. (Jamais je n'ai senti à ce point l'impuissance de cette formule : « Plus de paroles, des actes ! » Elle est justement celle des bavards, dont les paroles ne savent pas agir. Ce sont les bavards qui disent : « Plus de paroles », comme les figurants immobiles qui chantent : « Marchons ».)

Ce premier contact devait être suivi d'un autre, plus décisif. Ayant eu connaissance d'une note de quelques pages que j'avais bâclée sur la situation générale au Maroc, le général me fit appeler. Il décida de saisir l'occasion du 14 juillet pour un discours-programme, dont j'étais chargé de préparer les éléments. Et c'est ainsi que le 12, après le déjeuner, j'entrai dans son bureau avec mon brouillon. Séance mémorable pour moi, où, tandis que, sous sa dictée haletante, coupée de questions, hachée à grand pas, s'opérait de main de maître la refonte de mon projet, je recevais aussi, comme à mon insu, la révélation de quelques-uns de ses secrets et de ses méthodes.

Le secret de son magnétisme? Il était là devant moi manifeste : cet intérêt passionné pour la machine humaine, je veux dire pour l'homme considéré comme moteur et susceptible de rendement, non de rendement mécanique, impersonnel, mais de rendement personnel, spécifique. Intérêt de patron, qui voit en l'homme un exécutant, mais un exécutant libre, sollicité de développer dans l'exécution son maximum de personnalité, son maximum d'invention (et même au-delà, dirai-je : que de fois, plus tard, j'ai vu Lyautey faire rendre à des hommes plus que leurs moyens!) L'homme considéré comme une machine à agir, mais une machine individuelle, non stéréotypée (car, si elle est stéréotypée, elle reste inféconde) : voilà, je crois, le secret essentiel de son action même sur l'homme.

Ses méthodes? Je les entendais défiler en formules :

L'horreur des règlements. Entendez, sous ce terme générique, l'horreur des idées toutes faites, des doctrines d'école, des théories de cabinet, de toute discipline *a priori* que, uniforme, universelle.

S'il n'est de philosophie que du général, il n'est, pour Lyautey, d'action que du particulier.

— L'horreur du parfait. Croisade acharnée contre cette obsession française de la logique, de la raison, de la perfection, qui, transposée dans la conscience professionnelle des grands commis, a créé la manie du « dossier complet », de la solution idéale. Agir, c'est faire la part du feu, et c'est risquer. Rien ne s'est fait au Maroc que d'approximatif, d'aléatoire, de provisoire, mais aussi d'immédiat.

— Prévoir le pire. Ne jamais compter sur la chance, mais escompter tous les risques. Le pessimisme à la base de toute décision : non le pessimisme affectif, source de découragement, mais le pessimisme méthodique et de principe, ferment d'action.

— Pas d'institutions : des hommes. Formule hérétique, hostile à nos esprits imprégnés de droit romain et de raison classique.

— L'horreur du détail. A chacun dans la hiérarchie son travail propre — mais jamais plus. (Il poussait si loin le souci de l'économie de son cerveau, cette hantise du gaspillage de temps, que lui exposer une affaire était un exercice acrobatique de concision : nous appellions cela lui *éternuer un dossier*.)

— Décentraliser. L'un de ses grands principes de commandement. Lutte farouche, au profit de ses délégués directs sur le terrain, contre la tyrannie anonyme des bureaux centraux, le plus détestable, à ses yeux, des impérialismes.

— Enfin, le contrôle par le bas. Voir par soi-même, sur le terrain, directement, les résultats. Le chef avocat de l'opinion contre ses services : quelle révolution, quel scandale!

Toutes ces formules, et bien d'autres, bourdonnaient encore dans ma tête, comme je mettais le point final... 4 heures du matin. Nous étions en loge, le général et moi, depuis plus de douze heures, et je rentrais fourbu.

Séance de travail et de révélation : elle marque le début de ma collaboration avec Lyautey. Collaboration qui ne devait plus cesser de longtemps. Mais à ce moment même, la scène change, la guerre éclate. D'un coup nous étions jetés dans un monde nouveau, face à face avec des problèmes inédits, impérieux.

C'était au retour du concours agricole de Meckra bel Ksiri, apothéose du blé, fête à la fois biblique et moderne de l'indigène et du colon, au cœur même de la plaine du Rharb, en pleines moissons de terre promise... Les premières nouvelles graves nous attendaient à Rabat.

Il est inutile ici que je m'étende sur des faits connus : le télégramme de Paris prescrivant l'abandon du Maroc, les quelques heures de réflexion et de consultation, la décision du général de tenir l'armature du Maroc avec des troupes territoriales... On sait cela, mais ce que l'on imagine mal, c'est l'exaltation et l'angoisse de ces journées historiques, cette sensation d'attente précipitée, de silence tendu, qui nous étreignait tous là-bas, si loin de France, au milieu d'un pays incertain. Il fallait tenir bon pourtant, sauver la face, et aussi travailler double.

Pour ma part, j'étais envoyé à Casablanca en mission spéciale, muni de tous pouvoirs pour assurer au nom du Résident la coordination des efforts en vue du maintien de l'ordre, de la préparation de l'état de guerre. Trois journées intenses. Surveillance des étrangers et des indigènes, contrôle de la presse, ravitaillement, action contre la spéculation, le change, l'accaparement, intervention pour soutenir les banques aux abois, préparation des mesures de guerre : mobilisation, expulsion des ennemis, loi martiale..., etc. Tous les problèmes se posaient à la fois, tous urgents. Il fallait les résoudre sur l'heure, et pourtant sans hâte, sous les regards d'étrangers hostiles, d'indigènes inquiets.

Un matin, j'apprends de Rabat, par téléphone, la déclaration de guerre. Le général partait aussitôt pour Casablanca. Et quelques heures plus tard, du haut de la terrasse de la Résidence, nous regardions en silence les terrasses du consulat d'Allemagne : à l'heure dit, le pavillon allemand était amené.

Une ère nouvelle venait de s'ouvrir.

Ce furent d'abord quelques jours de travail forcené, sauveur... Du jour au lendemain, le Maroc, arrêté en pleine ascension, se débat dans des difficultés sans nombre. Les transports maritimes sont réquisitionnés. La plupart des produits français d'importation au Maroc sont frappés par la France d'interdiction de sortie, notamment le sucre dont vit l'indigène. Nous sommes, en fait, brusquement coupés coupés de la France. A l'intérieur, les municipalités et les régions font main basse sur les stocks, arrêtent les échanges. Le crédit est mort : les banques ne paient plus, le commerce stoppe. C'est la paralysie... Il faut lutter. Obtenir de la métropole la levée des interdictions de sortie, l'acheminement rapide des denrées indispensables, la reprise et l'accélération des transports maritimes. Régler, au Maroc même, la répartition des stocks, revenir progressivement à la liberté des transactions. Mais aussi poursuivre la spéculation, décréter des moratoires. La question du sucre domine tout, et que de difficultés, que de batailles, pour éviter au Maroc cette catastrophe politique qui eût été irréparable : la disette du sucre !

Ainsi passent quelques jours, en trombe. Mais à cette période d'exaltation succède une période de stupeur.

*
* *

Les questions urgentes une fois déblayées, la tension collective se relâche brusquement.

Le Maroc se réveille aux antipodes, île perdue à des milliers de lieues des événements mondiaux. Un sentiment endémique nous gagne : isolement, inutilité, impuissance, stagnation. A quoi bon ? L'intérêt de la vie est ailleurs. L'équipe reste toujours en faisceau sous l'emprise du chef, mais, à son insu même, dans un esprit négatif de sacrifice et non, comme naguère, dans le délire de la création et de la foi : désormais

compagne d'exil, quand elle était naguère équipe du triomphe. Et chaque jour: l'appel de la France se fait plus pressant. Dans l'âme des officiers, dont la carrière se joue là-bas, le conflit devient aigu, intolérable.

Le chef lutte seul de toutes ses forces, avec une obstination véhémement, contre ce mal sournois qui s'attaque au fondement de son œuvre : le cœur de l'homme. Seul, il se dresse du premier coup contre cette formule militaire courante : « le sort du Maroc se joue en Lorraine ». Il s'acharne contre elle, la pourchasse au fond des âmes. Seul, il s'insurge contre la conception militaire de la mobilisation, à laquelle correspondait, en chacun de nous, cette notion chevaleresque du devoir militaire : « chacun dans le rang, sans souci des aptitudes ». Son horreur des formules, son sens réaliste protestent. Il invente, et applique au Maroc, ce qu'on devait appeler plus tard la mobilisation civile, en mobilisant sur place colons et fonctionnaires. Il lance, il impose du même coup une autre conception : « Chacun à son poste utile. »

Lutte épique du chef contre sa troupe.

Tentative suprême pour la ressaisir et la galvaniser. Mais, hélas! on le sent atteint secrètement lui-même du mal qu'il dénonce : son cœur n'est plus là. Il a beau se provoquer à croire pour créer l'illusion : la foi qui s'impose échappe à toute contrainte, et rien n'y peut suppléer. Pris à la gorge par cette sensation de la mort qui monte, il se débat, il veut faire de la vie, du travail, du pouvoir. Tous les matins, désormais, il réunit des conseils du gouvernement, sortes de comités de guerre où toutes les questions sont agitées et décidées en commun. Mais rien n'y fait : l'atmosphère reste lourde de lassitude, d'inertie. Le Maroc n'est plus que du passé. Nous n'avons plus le sentiment de créer, mais d'expédier au jour le jour des affaires courantes. Une seule chose compte à nos yeux : le communiqué quotidien, dont la lecture, comme une prière, ouvre chaque séance de travail. Je revis avec émotion ces scènes tragiques. L'équipe est là, toujours la même, autour du chef, et travaille. Mais elle n'entend plus, comme naguère, la pulsation de la machine. Le moteur de la foi a cessé de battre au milieu de nous.

*
* *

C'est alors qu'intervient le vrai miracle. Miracle de la Marne, auquel succède un miracle marocain. Le même homme, hier désesparé, luttant péniblement contre lui-même et contre les siens, aujourd'hui se redresse. La foi est née. Une conception nouvelle apparaît, s'impose : celle de la guerre d'usure qui durera longtemps, peut-être des années (Lyautey prévoyait trois ou quatre ans!). La guerre était un cataclysme passager : elle devient un état stationnaire, dans lequel il faut vivre, s'installer. « S'installer dans la guerre », formule créatrice, à laquelle le Maroc doit son salut et sa fortune.

Aussitôt, tout change. Le Maroc a désormais son rôle à jouer sur l'immense échiquier de la guerre, où la plupart des nations d'Europe affrontent dans une partie décisive toutes leurs forces militaires et politiques. Un rôle de premier ordre, sinon de premier plan. La Maroc est la clé de voûte de la politique musulmane des Alliés. Il doit tenir. Tenir seul, presque sans moyens militaires, par le prestige plus que par la force. Et non seulement tenir, mais reprendre son accession interrompue, s'organiser, se fortifier, s'outiller en vue de l'avenir.

D'où cette conception hardie : la politique des grands travaux et du développement économique. Le but? Donner à l'indigène l'impression de la richesse, de la force, de la foi sereine dans le succès. (Encore une formule créatrice, aujourd'hui célèbre, que j'ai vue jaillir sous la plume de Lyautey en marge d'un de mes rapports : « tout chantier vaut un bataillon »). Utiliser à plein la main-d'œuvre indigène. Mais aussi profiter de la suppression de toutes les entraves internationales ou métropolitaines, de l'arrêt de toute immigration, pour regagner le temps perdu, pour construire la Maroc en toute liberté et en grand, pour le préparer à son rôle de paix.

C'est ainsi que, dès le mois d'octobre 1914, le signal de la reprise était lancé. Reprise des grands travaux. Reprise de la vie économique. Tout le programme du discours du 14 juillet entraînait brusquement en exécution, mais amplifié et accéléré.

Les routes d'abord. Tous les chantiers partent à la fois — de Rabat vers Casablanca, vers Tanger, vers Fez —, de Casablanca vers Marrakech, vers Safi, vers Mogador — de Mazagan et des autres ports du Sud vers l'intérieur. Quelques mois à peine, ô victoire, et les 90 kilomètres qui séparent Casablanca de Rabat sont franchis en moins de deux heures. Dès le mois de septembre 1915, près 500 kilomètres de route sont construits et livrés.

Les chemins de fer. On reprend les études du grand réseau, sans égard à la priorité du Tanger-Fez. Mais en attendant, le petit chemin de fer militaire est poussé dans toutes les directions et livré aux transports commerciaux : et ce n'est pas une petite révolution, à l'heure même où la tendance est de militariser le commerce, que de commercialiser un service militaire.

Les villes. Ce problème difficile, angoissant, est abordé de front. L'urbanisme marocain a, depuis lors, conquis la célébrité, et ses résultats sont manifestes, mais c'est de cette époque que datent les premières mesures de sauvegarde et de prévoyance, les premiers principes, les premiers décrets, les premiers plans, les premiers tracés.

Hôpitaux, écoles, égoûts, services publics de toutes sortes : d'autres chantiers s'ouvrent partout. Partout les plans sont larges, réservent l'avenir, mais l'exécution n'attend pas et commence par étapes suivant la formule du programme « à tiroirs ». (Aujourd'hui, après quinze ans à peine, que de « tiroirs » déjà utilisés !)

Dès le mois de décembre, c'est dans tout le Maroc la fièvre.

Du même coup, les affaires avaient repris. Mais pour aider cet essor, on n'avait pas hésité à supprimer par étapes rapides les moratoires, les entraves au commerce, les mesures d'exception. En trois mois, l'étatisme de guerre, de par sa volonté même, avait vécu. (Suicide héroïque, dont les cas sont rares.)

(A suivre.)



Quelques souvenirs du Maroc de 1924 à 1937

par Pierre LAFAYE

Dans les pages qui suivent, Pierre Lafaye relate avec précision et un certain humour, ses souvenirs d'enfance comme fils d'un officier des Affaires indigènes.

Au mois de février 1924, nous arrivions à Taza, venant de Meknès ; je n'avais pas encore cinq ans. Mon père était nommé chef du bureau régional, sous les ordres du colonel Cambay, commandant la région. Nous y sommes restés six ans, un temps suffisant pour que ma mémoire soit imprégnée de cet univers puisque je n'en connaissais pas d'autre : la médina et ses souks, les mokhaznis, les commerçants, les prisonniers enchaînés, les femmes marocaines, l'école communale, la langue arabe avec ses expressions, ses injures et ses gestes, les environs de Taza et puis toutes les grandes personnes, amis et relations de mes parents, les officiers des Affaires indigènes, ceux des autres unités de la garnison, leurs familles, bref tout un monde qui allait marquer mes souvenirs pour toujours.

L'humeur de mon père était liée à celle de ses chefs et le rythme des fessées que je recevais dépendait plus des caprices de son général que des miens. Le colonel Cambay avait un caractère affreux ; il fut nommé général et remplacé, au mois d'août 1925 par le général Simon, un homme aimé de tout le monde, le visage fin, la barbiçette en pointe, bon cavalier, il emmenait ses amis en promenade à cheval pour pique-niquer au sommet du Toumsit, une petite montagne au sud de Taza. Mes parents y retrouvaient le capitaine et Mme Joppé (Jopette!), l'inoubliable lieutenant Martinie, le lieutenant et Mme de Jenlis. En 1926, le colonel Huot qui commandait la région ; puis ce fut le tour du général Monhoven et enfin du général Ducla qui avait un bel embonpoint, un bon coup de fourchette et qui disait, avec son accent du Sud-Ouest : « Mangeons bien, que nous mourrions gras » ; il a tenu parole.

Nous avions cinq mokhaznis à notre service, trois pour la maison et deux pour le jardin ; ces derniers se faisaient aider par quelques prisonniers pour effectuer les travaux qui n'étaient pas dignes de leurs compétences comme le désherbage des allées. Le cuisinier Abd-el-Ati, le plus fidèle d'entre eux, nous a suivis pendant treize ans dans toutes nos garnisons avec femmes et enfants. Bou Azza et Mohamed Tsouli entretenaient la maison, l'écurie, l'étable et le poulailler. Mais Tsouli était plus particulièrement affecté à la garde des enfants ; c'est lui qui nous conduisait à l'école, mes deux sœurs et moi, venait nous y chercher, nous distribuait notre goûter, nous surveillait pendant que nous faisons nos devoirs, s'extasiant devant nos premières pages d'écriture quand nous avons appris l'alphabet. Lorsque nos parents étaient absents, c'est encore lui qui nous faisait dîner et nous gardait parfois toute la nuit.

J'ai toujours été surpris de constater combien, ces farouches guerriers pouvaient manifester de douceur, d'affection, de patience envers les enfants qui leur étaient confiés, alors qu'ils n'avaient pas le pouvoir de sévir quand nous désobéissions ou leur faisions subir mille petites tracasseries, détachant sans arrêt le cordon de leur tablier ou déroulant continuellement leur chèche. J'en ai connu qui donnaient leurs biberons aux bébés avec une tendresse toute maternelle ; d'autres que les jeunes enfants appelaient « nounou ».

Parmi les souvenirs que j'ai gardés des mokhaznis, l'un des plus émouvants date de 1925 ; nous étions en pleine guerre du rif ; la ville de Taza était encerclée et il n'était

plus possible d'évacuer les familles vers l'Algérie. Le 19 mai, mon père était grièvement blessé au combat de Bab Mizab et ramené à l'hôpital de Taza-bas; ma mère passait ses nuits à son chevet; mes sœurs et moi étions confiés à Tsouli qui couchait sur une descente de lit entre nos deux chambres, enroulé dans son burnous bleu. Toute la tribu des Tsoul, la sienne, était passée à la dissidence; lui seul était resté, conscient de la mission qui lui était confiée. Après le dîner, exécutant scrupuleusement les consignes que lui avait laissées ma mère, il nous conduisait à notre lit, nous bordait, nous disait de ne pas oublier notre prière du soir, et lorsqu'on entendait le canon tonner au loin, il tentait de calmer nos terreurs en nous chantant une complainte qui était une invocation à un saint de sa tribu : « Ya Moulay Djilouane ». Plus tard, lorsque l'un d'entre nous allait se coucher en étant privé de dessert, Tsouli passait par le jardin, frappait à la fenêtre de notre chambre et nous apportait quelques friandises.

J'avais, en grandissant, conservé le droit de voir les femmes des notables et des mokhaznis qui m'avaient connu enfant; un privilège que n'avait pas mon père; et j'avais aussi droit à de nombreuses confidences qui ne pouvaient pas être faites aux grandes personnes : des jugements sur les officiers et sur leurs épouses, des réflexions sur le rôle et sur le comportement des Européens au Maroc, sur nos religions et sur nos mœurs respectives.

A l'extérieur de la maison, une étable avec une vache qui ne donnait du lait que lorsqu'elle avait un veau, contrairement aux vaches de France. Tous les soirs nous assistions à la traite effectuée par un mokhazni qui stimulait la vache en ponctuant chaque pression de sa main par un mot cent fois répété : « pri... pri... ».

Un grand poulailler abritait des dindes, des pintades, des poules et des canards. Les petits canards, dès leur sortie de l'œuf, se lançaient sur la mare, sous le regard affolé de la poule qui les avait couvés. Je me rappelle que les Marocains ne mangeaient jamais de canard parce qu'ils avaient une trop vilaine tête.

Le jardin me paraissait immense; il l'était certainement beaucoup moins en réalité que dans mes souvenirs d'enfant; on y trouvait tous les fruits de la création, y compris des plaquemines, des nèfles et des cédrats et des arbres de nombreuses essences, surtout des mimosas, des caroubiers, des ricins, des mûriers, des robiniers, des faux poivriers; et puis, au printemps, une multitude de fleurs variées, verveines, canas, lantanas, héliotropes, lins rouges, iris, narcisses et bien d'autres encore. L'entretien du jardin était assuré par deux mokhaznis, le vieux Msia et le jeune Abdesselem qui m'initiait à l'art du jardinage, m'avait octroyé un petit carré de terre et me donnait des graines à semer; je les déterrais tous les jours pour voir où elles en étaient. Abdesselem fut, un jour, très amusé de me voir planter des graines que j'avais fabriquées moi-même et il me dit en riant : « rhir l'rhoubz », ce n'est que du pain. Il se moquait de mes efforts en me disant : « aandek força kif zaouch », tu as autant de force qu'un moineau!

Abdesselem était sujet à de violentes migraines et je le trouvais parfois gémissant, couché dans l'ombre d'un figuier; il faisait alors venir un guérisseur qui lui « tirait le soleil »; cela consistait en de vigoureux massages du front, des tempes vers le nez, suivis de pincements au-dessus du nez, laissant un long hématome qui subsistait plusieurs jours. Il était fréquent de rencontrer des Marocains qui portaient cette marque entre les deux yeux; le traitement réussissait généralement bien et s'il ne laissait pas cette vilaine marque sur le front, je suis certain que bien des migraineux européens l'eussent adopté.

Les prisonniers, dont les pieds étaient entravés, m'inspiraient beaucoup de pitié et je me posais bien des questions à leur sujet. Qu'avaient-ils fait? Pourquoi n'y avait-il pas de femmes en prison? On appelait des bicyclettes ces chaînes articulées qui leur donnaient des démarchés ridicules, à cause des deux anneaux qui entouraient leurs chevilles; mais cette corde qui maintenant l'ensemble à bonne hauteur et qui remontait sous la gandoura, où donc était-elle attachée? Nous faisons mille suppositions et paris, imaginant des supplices destinés à renforcer le châtiment et dont on ne parlait pas aux enfants. Lorsque l'un de ces prisonniers pouvait approcher mon père, il se

jetai à ses pieds et baisait ses souliers pour implorer sa pitié ; cela lui valait généralement une bordée d'injures et un coup de pied au derrière.

Nous apprenions l'arabe en même temps que le français ; mais le langage parlé que nous entendions autour de nous était assez rudimentaire ; nous finissions toutefois par acquérir un abondant vocabulaire et surtout une excellente prononciation. Certains mots étaient intraduisibles car ils n'existaient pas en arabe et, dans chaque famille, on avait inventé des mots et des expressions qui passaient très vite dans le langage courant, c'était, par exemple, le mot « moutarde », que certains avaient traduit par « felfel merda » ; mais nous avions remarqué que ce terme était le féminin de « moutard » et que l'étiquette qui figurait sur le pot était effectivement une fillette ; alors nous l'avions baptisée « tefla » et tout le monde comprenait.

Le pain d'épice, que nous mangions au goûter, nous posait un autre problème de traduction et nos bons mokhaznis se demandaient pourquoi le nom de cet aliment avait une si vilaine consonnance ! On le traduisait donc phonétiquement et, en rentrant de l'école, lorsqu'on nous demandait ce que nous voulions, on répondait invariablement : « rhoubz iboul ».

Il y avait aussi les invités qu'on aurait dû appeler « diaf » comme tout le monde ; mais voilà ! Aux Affaires indigènes, les invités étaient devenus, par leur nombre, une véritable plaie ; on recevait beaucoup, parfois sans préavis et les ordonnances en étaient excédés. Un beau jour, ma mère annonça que cinq invités déjeuneraient à midi et l'on entendit alors le serveur grommeler : « in ahandin babaoum ! ; depuis ce jour, et pendant de longues années, nous avons appelé les invités des « babaoum ».

Il y avait bien d'autres problèmes de langage que je me posais ; par exemple notre grand phonographe jouait sans arrêt un air à la mode que tout le monde connaissait et qui avait été composé en 1920 par Ketelbey : « Sur un marché persan » ; les paroles étaient rares, mais on y entendait clairement le chœur des mendiants qui criaient : « bakchich, bakchich Allah » ; alors pourquoi les mendiants des souks de Taza disaient-ils : « souldi, souldi Moulana » ?

Avec le langage courant, nous apprenions très vite, soit à l'école, soit avec les mokhaznis, les gros mots et les gestes qui en renforçaient la signification. Quelle richesse d'expression dans ces jurons qui lançaient des malédictions à tous les membres de la famille, depuis les enfants jusqu'aux ancêtres, à leur race, à leur religion ! Quelle fierté nous avions lorsque nous savions les prononcer avec l'accent guttural et toute la force requise pour mieux accabler l'adversaire ! Quelles merveilles que tous ces gestes que nous savions exécuter dans la perfection dès notre plus petite enfance ! On savait les faire avec un seul doigt, avec la main droite ouverte et le poing gauche fermé, avec le poing droit fermé sur la main gauche entrouverte, et enfin avec le bras droit que venait frapper la main gauche à plat. Mais il fallait surtout que le geste soit brutal et sonore, qu'il soit accompagné d'un méchant rictus de haine et d'un cri rauque, ce « hak » que nous avons tellement entendu et qui veut dire : « tiens, prends ça ».

En octobre 1924, je faisais mon entrée à l'école communale de Taza-haut, dans un vieux local situé en plein cœur de la médina ; il y avait des Français, des Marocains, des Espagnols et des israéliques. La maîtresse, une charmante demoiselle d'un âge certain, s'appelait Marinette Selve. Parmi mes condisciples, le plus âgé avait quinze ans, Benyounés, c'était le fils du pacha de Taza ; mais il y avait surtout Juliette Bénichou, une grande de huit ans, qui fut le premier amour de ma vie. La maîtresse l'avait chargée de m'ôter mon manteau et de me mettre mon tablier ; elle s'acquittait de cette tâche avec un soin maternel ; il n'en fallait pas plus pour me faire rêver. Juliette était l'avant-dernière d'une famille de quatorze enfants ; son papa était le photographe officiel de la ville de Taza et toutes les cartes postales portaient sa marque.

Dès l'année suivante, on avait construit trois classes neuves à l'extérieur de la médina, en face des services municipaux ; Marinette et sa sœur y enseignaient ; un maître vint se joindre à elles en 1927 ; il s'appelait André Cornet et se chargea très vite d'apprendre aux petits Marocains les méfaits de l'occupation française ; les enfants des

officiers étaient sévèrement traités ; tous les matins en arrivant, nous devions tendre nos doigts serrés à dix coups de règle !

Parmi les enfants d'officiers, Jean Monhoven (promo 42), six ans, était le fils du général commandant la région ; il était assez dissipé et un jour où la maîtresse s'était absentée quelques instants, il grimpa sur sa table avec ma petite sœur qu'il tenait par le cou et il cria bien fort : « C'est nous qui commande ! » ; personne n'osa broncher.

Au début de chaque hiver, ma mère venait avec les dames de la Croix Rouge distribuer des chandails aux élèves nécessiteux, ce qui contribuait paradoxalement à nous faire détester davantage ; et si les enfants espagnols nous témoignaient de la sympathie, certains enfants marocains nous faisaient quelques misères. Les israélites qui étaient originaires d'Algérie prenaient fait et cause pour nous ; mais ceux qui étaient enracinés depuis toujours dans les mellahs des villes marocaines nous considéraient comme des occupants indésirables.

Parmi les enfants d'officiers, certains ne fréquentaient pas l'école communale ; ils travaillaient par correspondance avec le cours Hattemer ou avaient des précepteurs ou des gouvernantes. L'école de Taza-bas recevait les plus grands, à partir de la classe de septième.

Les souks de Taza étaient un véritable enchantement de bruits, de couleurs et d'odeurs. Dans les ruelles étroites où les âniers criaient : « balek », les mendiants demandaient l'aumône et les échoppes recelaient tous les trésors de la création ; l'ensemble sentait le cuir, la cannelle et la menthe. Lorsque le soleil se couchait sur Taza et que les muezzins appelaient les fidèles à la dernière prière, on sentait une odeur indéfinissable qui baignait la ville, on avait l'impression de sentir l'odeur du soir. Pendant le ramadan, un canon avait été installé sur un monticule voisin du mellah et nous nous y rendions avec un mokhazni pour entendre de plus près le coup partir. Le jeudi, il n'y avait pas classe et nous allions jouer chez nos petits camarades ; parfois, Mohamed Tsouli me faisait faire une promenade à âne au-delà des remparts au sud de la ville ; nous passions entre les tombes du cimetière et il avait coutume de me désigner la sépulture de son père en y lançant une pierre ; je ne sais pas comment il la reconnaissait au milieu de cet amas de tumuli qui se ressemblaient tous.

Le dimanche matin on allait à la messe en voiture à cheval à l'église de Taza-Bas. Le père Lambertie qui officiait était un vieil original et les anciens racontaient qu'un jour, après la messe, il était monté à la tribune et avait éteint ses cierges de six coups de pistolet ! Avant de remonter à Taza-Haut, nous passions à la pâtisserie où nous achetions de délicieux gâteaux enrobés de chocolat qui s'appelaient des noix de Taza.

Le dimanche après-midi, c'étaient souvent des promenades en famille aux environs de Taza, dans la voiture de service de mon père, une Ford avec une capote en toile qui pouvait se replier sur l'arrière ; le chauffeur s'appelait Toucane ; nous allions à Gueldamane, à Bab bou Idir, à la Daïa Chiker d'où l'on rapportait des blocs de minerai de plomb argentifère. Parfois, nous nous rendions à Taïneste, un poste avancé du cercle de Taza nord, dont les immenses falaises rocheuses abritaient des multitudes de pigeons sauvages. Nous faisons aussi des pique-niques au bord de l'Inaouene, dont les rives inclinées en pente douce jusqu'à l'oued étaient couvertes de fleurs au printemps ; on appelait ce coin la petite Normandie.

Nous avions peu de contacts avec les femmes marocaines ; elles étaient voilées pour circuler dans les souks, et si quelques-unes assuraient la garde d'enfants européennes, c'étaient généralement de très jeunes filles. Je me rappelle que ma mère avait des relations suivies avec quelques marocaines, les femmes des mokhaznis qui habitaient dans l'enceinte du maghzen, et puis des femmes de notables, en particulier la veuve de l'ancien pacha de Taza, Lalla Zohra, à qui elle rendait visite avec d'autres femmes d'officiers ; j'y ai souvent participé.

L'un de nos voisins avait chez lui deux jeunes négresses qu'il avait achetées comme esclaves dans le sud marocain pour une somme dérisoire ; les parents préféraient souvent vendre leurs filles afin de leur assurer un avenir chez de bons maîtres

plutôt que de les élever dans la misère affreuse des zones désertiques du Sahara occidental.

En ce qui concerne la condition féminine, je n'oublierai jamais le spectacle que j'ai vu en 1928 aux environs de Taza, d'une femme marocaine attelée à la charrue à côté d'un âne, tandis que son mari tenait le manche de l'instrument.

Parmi les souvenirs les plus vivants de ma petite enfance à Taza, il y a bien sûr toutes les personnes que j'y ai connues, dont certaines ont laissé un nom dans l'histoire de France ou, plus simplement dans l'histoire des Affaires indigènes et que les anciens n'ont pas oubliées. Je ne citerai que celles qui ont le plus marqué ma mémoire.

Un jeune capitaine venait tous les matins à 11 heures au bureau régional pour prendre mon père et aller avec lui chez le général; j'ai peu de choses à en dire car l'histoire en a déjà presque tout dit; il s'appelait Jean de Lattre de Tassigny; il était à l'état-major du colonel Corap avec le capitaine Joppe. Il est venu deux fois déjeuner à la maison et il disait de ma mère qu'elle avait la beauté, la grâce et la sérénité! Il a été nommé commandant le même jour que mon père, le 25 mars 1926, mais il avait neuf ans de moins que lui et un tout autre destin.

Le 8^e régiment de spahis marocains, stationné à Taza, était commandé, de 1925 à 1928, par le colonel Prioux qui fut, en 1939, le chef du corps de Cavalerie, puis major général de l'Armée d'Afrique à Alger en 1942. Il avait, au 8^e R.S.M., le commandant Bigot et le commandant Devouges, dit Bouboule. Le colonel Prioux avait deux filles; l'aînée, Denise, épousera, en 1937, Jean Jouslin de Noray (promo 1923-1925) qui commanda le maghzen de Tahala en 1930 et le 3^e goum au Tadla en 1932. Le colonel Jouslin de Noray est aujourd'hui en retraite à Royan.

J'ai gardé le souvenir du commandant qui remplaça mon père au bureau régional pendant les opérations du Rif; il s'appelait François de La Roque, un grand patriote et un grand chrétien. Il était venu déjeuner à la maison le dimanche de Pâques, 12 avril 1925, et il nous avait apporté un énorme œuf en chocolat qui trôna quelques jours sur une sellette de la salle à manger.

Au cours de l'année 1925, nous avons reçu beaucoup de très jeunes officiers passant quelques jours à Taza en attendant leur affectation dans une unité du Rif. Combien sont morts dans la fleur de l'âge, peu de temps après leur passage à la maison, recommandés à mes parents par d'autres parents anxieux vivant en métropole! Qui donc se souvient encore de ces jeunes héros dont il ne reste plus qu'un nom, souvent tronqué et sans même un prénom, sur la liste des « morts pour la France » en tête de leur promotion dans l'annuaire de Saint-Cyr?

Qu'il me soit permis de faire revivre leur souvenir en évoquant celui de l'un d'entre eux, Pierre de Taffanel de La Jonquière. Il était sorti de Saint-Cyr en 1922 avec la promotion « De la devise du drapeau » et ses parents, amis de mon grand-père à Montpellier, l'avaient adressé à nous lorsqu'il a rejoint le Maroc. Il déjeunait à notre table le dimanche 10 mai 1925; le 12 nous l'emmenions à une diffa et le lendemain il regagnait sa compagnie du 63^e R.T.M. Huit jours après, le 21 mai, il était tué à Médiouna; il avait vingt-trois ans. Son memento jauni est resté depuis cette époque dans le livre de messe de ma mère.

Non, Pierre de La Jonquière, je ne crois pas que le sacrifice de ta jeune vie n'aura été qu'un moment absurde et inutile de l'une des grandes tragédies que nous avons vécues au cours de ce siècle; après plus de soixante ans on se souvient encore de toi avec la même émotion qu'en 1925, en gardant au cœur l'espérance de te retrouver bientôt, en union avec tous ceux que nous avons aimés, dans la véritable gloire et pour l'éternité.

Les Corap habitaient à côté de chez nous; le colonel commandait la 8^e brigade pendant les opérations du Rif; c'est lui qui reçut la reddition d'Abd el Krim. Plus tard, en 1939, il commandait, sur le front de Belgique, la 9^e armée qui succomba sous le choc d'un ennemi très supérieur en moyens. Son épouse Cecile était une intime de ma

mère et son fils aîné, qui avait mon âge (promo 1941-1942) est mort pour la France en Alsace en 1944.

A la naissance de leur deuxième enfant, les Corap ont fait venir de Suède une jeune nurse; elle était d'une grande beauté et n'avait pas encore vingt ans. Abandonnant les immenses forêts et les cent mille lacs de sa terre natale «qui se succèdent comme des perles d'un collier», Sigen avait adopté les bords de l'Inaoucène et se baignait dans l'oued comme elle le faisait dans les torrents de son pays. Elle s'était parfaitement intégrée à la société «Tazi» de la Belle Epoque et si je rappelle son souvenir, c'est parce qu'elle épousa, en 1928, un officier des Affaires indigènes, adjoint au bureau régional, le capitaine Dessaigne. Au moment où j'écris ces lignes, Sigen Dessaigne est en retraite à Juan-les-Pins.

Le commandant Lejaille était le directeur des Eaux et Forêts de la région; les Lejaille habitaient une jolie maison de Taza-bas, dans un ravissant parc aux allées ombragées où poussaient des fleurs de toutes les espèces. Mais la plus belle fleur de leur propriété était certainement leur fille Emilienne qui avait un peu plus de vingt ans et qui participait, avec mes parents et toute la haute société de Taza, aux activités mondaines de l'époque, les réceptions, les bals, les pique-niques; elle jouait au tennis avec Denise Prioux sur le court du quartier général. Je la revois encore, du haut de mes huit ans, ravissante jeune fille, simple et classique, toujours vêtue avec beaucoup d'élégance et délicatement parfumée. Lorsqu'on annonça son mariage, ce fut une explosion de joie dans Taza; Emilienne épousait un brillant officier des goums qui se distinguera en 1944 au cours de la campagne d'Italie, le capitaine François Gautier. La générale Gautier est en retraite sous le ciel bleu d'Aix-en-Provence qui fut le berceau de mes ancêtres et où mes parents dorment leur dernier sommeil. Puissent mes souvenirs d'enfance lui rappeler qu'il existe encore des mémoires qui n'ont pas oublié le Maroc de ses vingt ans.

J'aurais voulu évoquer le souvenir de bien d'autres officiers et de leur famille, mais j'en aurais trop à dire sur tous ces amis de ma famille dont certains ont laissé un nom dans l'histoire des goums et des Affaires indigènes. Beaucoup ont, hélas! disparu; d'autres sont toujours là; quelques-uns ont laissé des veuves ou des enfants qui se souviennent encore; le minitel m'a permis d'en retrouver et d'évoquer avec émotion de très vieux souvenirs. Le capitaine Decome, qui fut adjoint au commandant des goums, originaire d'Aix, marié à Germaine Rouvier en 1925 le capitaine Maurette dont le fils Jacques, aujourd'hui disparu, entré à Saint-Cyr en 1930 et dont les filles Yvette et Arlette étaient nos compagnes de classe; l'une est à Aix, l'autre mariée à un Anglais. Le capitaine interprète Djian avait deux enfants de ma génération; Paul n'est plus de ce monde, Louise est à Aix elle aussi. Le lieutenant de Jenlis a fini colonel et disparaissait en 1988 à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans; Mme de Jenlis me rappelait récemment les liens d'amitié qui les unissaient à mes parents; les lieutenants Géranton et Martinie; le lieutenant Soulard qui a fini colonel et avec la famille duquel je suis toujours resté en relation.

De 1925 à 1930, les grandes personnes s'amusaient beaucoup; c'était l'époque du charleston et des bals masqués où le lieutenant Martinie savait faire le clown et mettre de l'ambiance; nous, les enfants, n'en avions que des échos indirects, des rengaines et des airs à la mode.

Le colonel Giraud, commandant le 14^e R.T.M. et le commandant Lahure, tous deux cavaliers de grande classe, donnaient des leçons d'équitation à toutes ces dames dont certaines, comme ma mère, montaient en amazones avec une longue jupe noire et coiffées d'un tricorné. Je me souviens d'un fou rire général, à l'issue d'une reprise, quand l'une des cavalières déclara que, lorsque le commandant Lahure marchait au trot, on pouvait voir tout le champ de course entre la selle et son derrière!

LE CERCLE DES BENI OUARAIN, - SOUK EL ARBA - TAHALA

En 1929, mon père prenait le commandement du cercle des Beni Ouaraïn, au sud-ouest de Taza. Le PC du cercle était Tahala, dit aussi Souk el Arba en raison de

son souk du mercredi. Tahala est situé à 14 kilomètres au sud de la route qui mène de Taza à Fès; les principaux postes du cercle étaient Ahermoumou, Meghraoua, El Aderj, Tazarine.

La vie dans le bled a contraint mes parents à me mettre en pension chez les pères Jésuites d'Alger, Notre-Dame d'Afrique, où je suis resté huit ans, jusqu'à mo baccalauréat; mais pour les vacances, je revenais au Maroc et, dès 1930, à l'âge de onze ans, je prenais contact avec ce merveilleux pays berbère si plein de charmes et avec sa population.

Deux de nos mokhaznis nous ont suivis, dont le cuisinier Abd-el-Ati qu'il a fallu convaincre en le nommant chaouch, ce qui faisait passer sa solde de 25 francs à 75 francs par mois; c'était la fortune; il prit une deuxième femme Zineb; elle était stérile, mais qu'importait puisque la première, Fatim, lui donna deux garçons, Larbi et Abdjelli; la seconde servant surtout à l'agrément et à la confection du couscous. Dès que ma mère apprit la naissance du deuxième enfant, elle se précipita chez la maman et lui demanda: «Alors, c'est un garçon, ou une fille?» Fatima ne répondit pas, mais elle se contenta de soulever la chemisette du bébé en s'écriant triomphante: «Chouf»

Nous avons été très surpris de constater que c'était souvent la grand-mère qui donnait le sein lorsque la mère vaquait à d'autres occupations. Aussi curieux que cela puisse paraître, la grand-mère eut une montée de lait au bout de quelques jours et nous avons appris que c'était très fréquent chez les femmes marocaine. Quel drôle de pays où les vaches ne peuvent donner du lait que lorsqu'elles ont un veau et où il suffit de têter les vieilles femmes pour qu'elles en aient.

En 1930, nous avons une maison située près du souk, dans un immense parc ombragé où le roucoulement des tourterelles se mêlait au chant des merles et au bruit strident des cigales; mais de nouveaux bâtiments étaient en chantier à trois cents mètres plus haut: le Bureau.

Un matin à l'aube, on entendit une grande agitation devant la maison; le fils du chaouch Djillali, un garçon de treize ans, venait de se faire encorner par un taureau furieux qu'il avait voulu empêcher de remplir ses fonctions dans le troupeau qu'il emmenait paître. L'enfant gisait inanimé, le ventre ouvert et les entrailles répandues sur le sol; son père accourut et, de son unique main, remit tout en place dans l'abdomen, y ajoutant quelques petits cailloux, un peu de terre, du crottin et des épines pour être certain que rien n'y manquât. Le blessé fut emmené par les routes cahoteuses sur la banquette arrière de l'automobile; il revint trois mois plus tard complètement rétabli de l'hôpital de Fès.

Comme dans tous les postes du Maroc, il y avait à Tahala un «soukier» juif dont l'échoppe joutait l'ancien bureau; il s'appelait Kaba et vendait une multitude d'objets à des prix prohibitifs. Sa boutique était régulièrement pillée; il s'y était résigné et n'osait pas se plaindre; mais dès qu'il avait un peu d'argent, il partait à la nuit tombante sur le dos de son âne, emportant son magot en lieu sûr; et jamais personne n'a pu découvrir l'endroit où il cachait ses économies.

Dans le bled, loin de toute habitation, on rencontrait de jeunes bergers qui gardaient, jour et nuit, pendant de longues périodes, des troupeaux de moutons et même de cochons. Certains colons européens envoyaient leurs cochons très loin dans la montagne pour provoquer des croisements avec les sangliers; ils obtenaient des races de porcs plus vigoureuses et de teinte foncée.

Dans leur solitude, les petits bergers n'éprouvaient aucune crainte; ils passaient leur temps à chanter, à tailler des bouts de bois et à tresser des palmes de doum. Ce doum, ou palmier nain, que l'on trouvait à profusion dans le bled, avait de nombreux usages; ses palmes tressées devenaient des cordes qui servaient à faire des paniers ou divers autres objets; ses racines blanches, un peu amères, pouvaient être mangées et ses fruits en grappes étaient de petites boules rondes qui renfermaient un noyau dur que l'on laissait sécher pour en faire des perles; ce sont ces noyaux, marbrés de veines noires, que l'on appelait les «perles sacrées», car ils servaient en particulier à

la fabrication de ces longs chapelets que les saints personnages dévidaient entre leurs doigts. Avec le doum, les bergers faisaient des frondes qui constituaient leur seule arme ; ils parvenaient à lancer des pierres qui sifflaient dans l'air comme des balles de fusil et atteignaient leur objectif avec une incroyable précision.

Pour cuire les moutons, dans de nombreux douars, on utilisait des fours en terre au lieu de broches. De grands feux y étaient allumés puis toutes les braises en étaient enlevées avant l'introduction des moutons ; les ouvertures étaient alors bouchées et, au bout d'un temps déterminé, la cuisson était parfaite.

Pour faire le beurre chez les Beni Ouarain, on mettait du lait de vache dans des peaux de boucs qui étaient vigoureusement secouées. Après l'évacuation du petit lait, on recueillait une faible quantité de beurre imprégné d'une forte odeur de bouc. L'opération était recommencée plusieurs fois ; le beurre était alors conservé dans des jarres de terre où il rancissait pendant longtemps avant d'être consommé ; on en trouvait sur tous les souks et l'on, s'accoutumait à son goût comme à celui d'un fromage ; certaines familles européennes l'avaient adopté de préférence au beurre doux du commerce.

La préparation des olives était également assez originale ; elles étaient cueillies avant leur complète maturité, lorsqu'elles étaient violettes, puis on y pratiquait trois incisions avant de les jeter dans des jarres avec des citrons coupés en morceaux ; elles y macéraient plusieurs mois avant d'être consommées et on les trouvait plus savoureuses que les olives traitées de façon classique.

Les Berbères m'ont enseigné une curieuse méthode pour faire pousser du nana, la menthe verte qui sert à faire le thé, dans les régions où il n'en existait pas et en particulier dans les zones désertiques du sud ; une méthode à laquelle Virgile lui-même n'avait pas pensé ! Il fallait suspendre quelques fils blancs verticaux au plafond des maisons, ou sous les tentes ; les mouches s'y posaient et y laissaient leurs excréments ; quand les fils étaient noirs, on les mettait en terre et on les arrosait. Au bout de quelques jours, de petites pousses de nana sortaient de terre. J'en ai fait l'essai ; en Afrique du Nord cela marche à certaines périodes de l'année, mais pas du tout en France. En fait, les graines de menthe sont extrêmement fines et légèrement collantes ; quant aux mouches, elles vont très loin surtout quand il y a du vent !

En 1933, un brillant capitaine des A.I. en poste à El Aderj quittait le Maroc pour entrer à l'Ecole de guerre ; il s'arrêtait à Tahala et déjeunait chez nous avec sa femme et sa fille de sept ans, Chantal. Celle-ci avait une particularité originale, elle ne savait pas un seul mot de français. Elevée entièrement par des mokhaznis depuis sa naissance, elle ne connaissait que leur langue et ses parents eux-mêmes ne s'adressaient à elle qu'en arabe. Au cours du déjeuner, Chantai était assise près de moi en bout de table et, pendant tout le repas, elle n'a pas cessé d'enfoncer un doigt dans son nez avec beaucoup d'insistance. Personne ne se souciait d'elle ; mais au dessert, j'étais si excédé de son comportement que je lui tendis ma petite cuiller pour lui faciliter l'opération et je lui dis : « britchi el morhorfa diali ? » Elle me sourit et ôta son doigt de son nez ; les parents ont éclaté de rire. J'imagine que Chantal dut avoir un beau succès en entrant dans une école parisienne !

Parmi les caïds de la région, dont le lieutenant Jouslin avait particulièrement la charge, le caïd Ameziane était un homme affable, de forte corpulence et muni d'une superbe barbe patriarcale. J'ai le souvenir d'une diffa qu'il nous offrit et au cours de laquelle des danseuses berbères, se tenant par le bras, exécutaient une magnifique ahidous en chantant indéfiniment la même phrase. De cette journée, je ne relèverai qu'un événement insignifiant : le bon caïd Ameziane s'asseyait en poussant de longs soupirs et, visiblement, il devait souffrir de « quelque part ». Lorsque mon père lui demanda l'origine de ses misères, il lui désigna l'endroit par une belle expression beaucoup plus imagée que les monosyllabes généralement utilisées, en français comme en arabe, pour dire la même chose, et le « foum tahtani » fut adopté chez nous à l'unanimité pour de longues années.

(A suivre.)

ARTICLES DIVERS

Tagounit du Ktaoua, quarante-trois ans plus tard

par Pierre AZAM

Je n'avais pas revu mon cher Tagounit depuis quarante-trois ans. Deux fois j'avais voulu y passer. La première fois, c'était en 1959. J'étais alors « expert assistant administratif » auprès du ministre de l'Intérieur du Maroc qui était Driss M'Hammedi. Il m'avait envoyé en mission à Ouarzazate auprès du gouverneur pour organiser l'administration de la province. J'aurais aimé pousser jusqu'à Tagounit, mais le gouverneur m'en dissuada et, sans insister, je compris qu'il y avait encore des... « éléments non contrôlés » qui erraient dans le secteur.

Plus récemment, il y a quelques années, j'étais allé jusqu'à Zagora mais je n'avais pas pu aller plus loin, car quelques pantins du soi-disant « Polisario » étaient venus faire un peu les guignols jusqu'au Mhammid.

En ce printemps 1989, il n'y avait plus d'obstacle à mon pèlerinage. A Ouarzazate, j'ai rejoint mon vieil ami Marcel Reine qui, pendant de nombreuses années, a représenté à Zagora le service des Travaux Publics, en collaboration profondément amicale avec les A.I. et qui ne peut pas rester longtemps sans aller revoir son cher Oued Dra (1). A Ouarzazate, qui est devenu une grosse ville, nous sommes allés d'abord retrouver les restes du passé. Le bistrot du « Grec » est devenu le coquet restaurant « Chez Dimitri ». Dimitri était là, mais il venait d'avoir une attaque.

Et en avant vers notre sud : Agdz, Zagora, et enfin Tagounit et le Mhammid ! Premier sujet d'étonnement : il avait plu ! L'oued Dra coulait comme la Seine sous le pont de l'Alma ! (Il est bien permis d'exagérer un peu !) Mais ce qui m'a vraiment stupéfié, c'est que sur le reg que l'on traverse pour arriver à Tagounit, il y avait quelques flaques d'eau au bord de la piste (pardon ! de la route). Je n'avais jamais vu ça ! Je n'avais jamais vu à Tagounit une véritable pluie. Pendant toute l'année 1945 le pluviomètre du poste avait enregistré (par complaisance) 2 millimètres de pluie ! A propos du pluviomètre, Reine me rappelait une vieille histoire qui avait fait quelque bruit « de notre temps » : dans un poste de la région le sous-officier du makhzen en avait assez d'aller tous les matins relever un pluviomètre vide, et un jour, excédé, il l'avait rempli en u... (oh ! que vais-je raconter là !!! Cette histoire n'est pas du tout convenable !!! Ces vieux officiers de l'Armée d'Afrique ne sont pas sortables !). Donc, il avait beaucoup plu ! Mais malgré quelques flaques d'eau insolites, ce reg stérile était bien toujours le même.

Enfin, au bord de la route, nous avons vu une plaque, semblable à toutes celles que l'on voit à l'entrée des villages de France, et portant l'inscription Tagounit. Et, effectivement, devant nous s'étendait une petite ville. « De mon temps » à Tagounit il y avait le poste des A.I., avec, devant la porte, trois maisons pour le personnel. En face, au-delà d'une vaste esplanade vide, il y avait l'ancien poste militaire formé de deux enceintes contiguës. Et entre les deux, il n'y avait que la boutique du soukier El Kaim.

Aujourd'hui, tout cela s'est rempli de maisons. De part et d'autre d'une large avenue à deux voies, bordée de boutiques toute une petite ville s'est développée,

(1) Cf. : M. Reine, « Souvenirs d'une méharée », *la Koumia* n° 112, mars 1989, p. 34. (Profitons pour relever une petite erreur du typographe dans cet article : à la page 35 il est écrit que l'évaporation était de 3,5 millimètres ; c'est 3,5 centimètres qu'il faut lire ! C'est autre chose).

submergeant les anciennes constructions, qui sont toujours là sans modifications importantes. Je n'ai pas voulu pénétrer dans l'ancien poste d'A.I. mais, par-dessus le mur j'ai repéré mon ancienne maison.

Cette floraison de villes, à Agdz, à Zagora, à Tagounit, et même au Mhammid, est pour l'ethnologue une belle illustration de ce phénomène de détribalisation - urbanisation que Robert Montagne annonçait déjà, et que, pendant les dernières années de sa vie il considérait comme l'élément essentiel de l'évolution politique et sociale du Maroc. Il faut noter en passant un fait qui m'a frappé : ces villes sont entièrement neuves, or l'architecture et la couleur s'harmonisent parfaitement avec les habitations du passé ! Quand on pense aux horreurs atroces que l'on construit en France actuellement on a un pincement au cœur.

A l'aller nous ne nous sommes pas arrêtés à Tagounit et nous avons poussé jusqu'au Mhammid. Pour respecter la couleur locale, nous avons eu droit à un joli petit vent de sable assez bien imité. Par moments, on ne voyait pas à quatre mètres devant la voiture. Au Mhammid, après avoir traversé un village qui n'existait pas autrefois, nous sommes arrivés jusque devant la porte du poste qui n'a pas changé. Il est maintenant occupé par l'Armée royale, et une sentinelle dotée d'une guérite veille à la porte. Nous avons commencé à prendre quelques photos, mais la sentinelle s'est précipitée avec un air soupçonneux pour nous dire que c'était interdit. Sans doute nous prenait-il pour des espions du Polisario ! Mais quand il a su qu'il y a quarante-trois ans c'était moi qui commandait ici, le ton a changé. Pour un peu on aurait fait sortir le poste pour me rendre les honneurs !

Et après être allés un peu plus loin pour aspirer une bonne bouffée d'air saharien, nous sommes repartis à Tagounit.

Une chose n'a absolument pas changé : c'est l'extraordinaire gentillesse des Marocains. Nous avons commencé à déambuler dans Tagounit. Quelques habitants, qui allaient bientôt être rejoints par beaucoup d'autres, sont venus nous saluer courtoisement. J'ai engagé la conversation en arabe, en glissant opportunément quelques mots de berbère, car les Draoua sont bilingues. J'ai expliqué que jadis j'étais ici... J'ai cité quelques vieux amis : Addi ou Ayad, Hammî ou Ameur, Ba Addi bel Fatmi, Salem Afroukh ! La plupart ont disparu mais leur souvenir s'est conservé. Un neveu de Salem est médecin dans le nord. Bien entendu nous nous sommes enquis de notre bonne Izza, l'ancienne servante de Mlle Lehmann, mon « commis civil » mais, justement, elle était allée à Rabat faire fidèlement sa visite annuelle à celle-ci.

Enfin, sur un bout de papier je leur ai écrit mon nom en arabe : Kabtan Azam. Ce fut le bouquet ! tous voulaient que nous allions à la maison boire un verre de thé ! Cela me rappelait ces bonnes tournées à cheval ; lorsqu'on passait près d'un campement ou d'un douar, il fallait s'arrêter pour aller « boire un verre de thé » et lorsqu'on faisait mine de repartir, l'hôte s'y opposait : « Non ! Non ! on va apporter pour manger une bouchée ! Tout est prêt ! Koulchi moujoud ! Koulchi moujoud ! » Et l'on entendait au dehors les cris du poulet qu'on était en train d'égorger !

Et, en attendant que le poulet soit cuit, tout en buvant du « leben », du babeurre, on racontait des tas d'histoires très intéressantes ! Admirable hospitalité biblique ! Je me représente très bien Abraham recevant dans son campement aux « Chênes de Membré » (2) les envoyés qui allaient lui annoncer la naissance d'Issac. Je suis sûr que pendant qu'on égorgeait le veau il leur apportait du leben (3) en leur disant : « Koulchi moujoud ! ».

Quant à nous, à Tagounit, si nous avions à accepter les invitations à aller boire un verre de thé, nous y serions encore, et il n'y aurait plus un poulet dans la palmeraie !

Mais, prétextant nos obligations, nous sommes repartis en emportant dans nos cœurs le souvenir précieux de ce pèlerinage !

(2) Genèse (XVIII - 1 - 9).

(2) Les traductions modernes de la Bible disant : « ... il mit, devant eux, du beurre et du lait », mais en réalité, c'était certainement du leben !

Un auxiliaire inattendu du service des A.I.

Par Pierre AZAM

Nous l'appellerons Karl. En 1939 c'était un jeune Allemand qui poursuivait ses études, mais la guerre l'envoya en Libye dans l'Afrika Korps. Après les succès survinrent les revers et notre Karl se retrouva prisonnier des Français. Il finit par aboutir avec deux autres camarades, au bureau d'A.I. de Tagounit. Là on leur aménagea un local, on leur organisa une popote et comme c'étaient d'habiles bricoleurs on les occupa à divers petits travaux.

Par exemple dans la maison du chef d'annexe une ouverture en cintre faisait communiquer un petit coin bureau avec le hall d'entrée. Il me prit fantaisie d'y placer une grille en fer forgé. Sur un mur vertical bien lisse j'en traçai le dessin, et, en reforgeant de vieux piquets de réseaux de fils de fer barbelés mes trois artistes réalisèrent une fort belle grille en fer forgé.

Ils étaient pratiquement libres de leurs mouvements. Un vieux mokhazni un peu fatigué était bien chargé en principe de les surveiller, mais sa surveillance était toute symbolique.

Or, un après-midi ce mokhazni s'est présenté à mon bureau avec une figure décomposée, en me disant : «Karl s'est évadé !!! On l'a cherché partout! On ne l'a pas trouvé! Il s'est évadé!»

Cela me paraissait bien extraordinaire. Où aurait-il pu aller en partant de Tagounit? Par acquit de conscience, j'envoyai tout de même des mokhaznis prévenir les Chioukh.

Et tout à coup je vis arriver le chaouch hilare, le mokhazni garde-chiourme penaud et notre Karl l'air bouleversé : «Oh! mon capitaine! Comment avez-vous pu penser que j'avais essayé de m'évader?»

En réalité il était allé réparer la noria du jardin potager situé à quelques centaines de mètres du poste. Là il avait été irrésistiblement attiré par l'ombre fraîche des branches basses des figuiers et il s'y était abandonné à une profonde sieste.

On rit et l'incident fut clos.

Karl s'était révélé un excellent mécanicien.

Lorsque j'avais été envoyé à Tagounit j'avais cru devoir acheter un vieux tacot qui marchait fort mal et dont d'ailleurs, en cette période de pénurie, je me servais rarement. Karl arrivait à le faire marcher et je l'avais promu mon chauffeur personnel.

Un jour, ayant pu me procurer quelques litres d'un liquide qui ressemblait vaguement à de l'essence, j'étais allé avec mon tacot et, évidemment accompagné de Karl, chez le khalifat des Aït Atta, au Ksar de Blida, à une quinzaine de kilomètres du poste. Sur le chemin du retour, à un moment mon véhicule éternua deux ou trois fois et s'arrêta, refusant nettement de repartir. Karl alla fourrager dans le moteur. Son diagnostic fut que l'essence arrivait mal au carburateur qui s'était désamorcé, et qu'il fallait y vider directement un peu d'essence pour le réamorcer. Pour cela il fouilla dans la voiture, trouva un bout de petit tuyau en caoutchouc pour pomper de l'essence dans le réservoir, mais pas le moindre récipient pour le porter du réservoir au carburateur.

— Mon pauvre Louis, lui dis-je, nous n'avons plus qu'à continuer à pied jusqu'au prochain ksar, où nous trouverons des chevaux ou des mulets pour rentrer au poste.

— Attendez, mon capitaine, me dit-il. — Avec le tuyau en caoutchouc il aspira de l'essence, s'en remplit la bouche et alla cracher dans le carburateur. O miracle ! Le moteur consentit à repartir !

Et nous fîmes ainsi un ou deux kilomètres. Et le scénario recommença ! Et Karl courut se remplir la bouche d'essence pour la cracher dans le carburateur ! Et l'on recommença cinq ou six fois de suite... et nous arrivâmes ainsi jusqu'au poste !

A l'arrivée j'envoyai vite chercher pour Karl chez le soukier une bonne bouteille de vin blanc pour qu'il se rince la bouche ! Il l'avait bien mérité !

Et lorsque Karl partit pour rentrer dans son pays, c'était un ami, un membre de l'équipe qui partait.

Opinion d'une jeune allemande sur l'attitude des goumiers pendant l'occupation en Allemagne

Le 6 juillet 1945, après-midi, une automobile française stoppait devant la mairie et un capitaine français accompagné d'un soldat marocain en descendaient.

Ils cherchaient au village des logements pour une compagnie de soldats marocains.

Jugez de l'épouvante, lorsque nous avons vu un grand soldat noir planté devant la mairie, surtout que nous avons entendu dire tant de mal sur ces soldats africains. Pourquoi donc notre pauvre petit village de la Forêt Noire devait-il jouer de tant de malheurs pour recevoir de telles troupes ?

Le 8 juillet 1945, les soldats ont fait leur entrée au village ils sont venus avec des mulets chargés de bagages. Ce qui est bizarre chez le soldat marocain, c'est le turban en laine tordue, le froc avec un capuchon, les cheveux coupés à ras, à part quelques-uns qui conservent une espèce de petite queue ! Quant au teint, il est le même que chez nous.

Ces soldats n'ont pas de cuisine roulante comme chez nous et leur manière de cuire les aliments est différente ; ils creusent des petites saignées dans le sol et font cuire leurs aliments.

Nous n'avons éprouvé aucun fait malheureux des soldats marocains. Seule, la propagande qu'on leur avait faite était mensongère.

Avant-l'arrivée des Marocains, presque toutes les nuits le village était visité par les maraudeurs et les habitants étaient terrifiés, mais, depuis, plus d'histoires de ce genre.

Les Marocains bienveillants et, quand les besoins se font sentir, ils demandent poliment ; ils aiment beaucoup les enfants et même, s'il est en leur pouvoir, ils distribuent des friandises, bien entendu, c'est une grande joie.

Le jour du départ sera opprimant, non seulement chez les habitants, mais encore parmi les soldats, et il y aura beaucoup de larmes.

Composition traduite par Karl BRACHAT,
institutrice de Pfaffenweiler,
arrondissement de Villingen.
Signé : Karl BRACHAT.

A chacun ses souvenirs

- Monsieur R.C., désirez-vous prendre pour épouse Mlle R.R. ici présente ?
- Oui.
- Mademoiselle R.R., désirez-vous prendre pour époux M. R.C., ici présent ?
- Oui.
- ...Je vous déclare unis par les liens du mariage.

La scène serait banale si, au-dessus des têtes le buste de Marianne ou le portrait du Président de la République veillait, protecteur. Mais là, point. Sur une étagère qui court le long du mur de la pièce blanchie à la chaux s'alignent des képis bleu ciel frappés de l'étoile et du croissant. Par la fenêtre, on voit au loin la forêt de cèdres monter à l'assaut de la montagne bleue. Dans la cour, des goumiers passent, silencieux. Au mât, le drapeau frissonne doucement à la brise.

Mais alors ?

Eh bien ! Oui, vous avez probablement deviné.

La montagne, c'est le djebel Masker qui domine majestueusement le paysage. La cour, celle d'un bordj militaire de l'Atlas. Le personnage qui vient de prononcer ces paroles rituelles est le capitaine Jean Baptiste, des A.I. de Midelt. Et pour la seule et unique fois de sa carrière, cet officier d'état-civil occasionnel vient de « faire » un mariage.

Nous sommes dans la popote du 3^e goum, à Tounfite, agencé pour la circonstance. Il est environ 10 h 30 ce 7 juin 1952 et ce mariage hors du commun celui de votre serviteur...

René CHARVET.

P.S. — Pour les protagonistes, maintenant dispersés, de cet événement (peut-être unique) et qui se le rappelleraient avec attendrissement (ma femme et moi l'espérons), sachez que ce mariage a « tenu » et que plusieurs petits goumiers sont nés en terre marocaine.

Remerciements

Mon Général,

Par la présente, je tiens à vous adresser mes plus vifs remerciements pour la tenue de goumier que vous m'avez fait parvenir par l'intermédiaire de M. Courvoisier.

Mes remerciements s'adressent également au conseil d'administration de la fondation Koumia-Montsoreau ainsi qu'à son conservateur, M. Pasquier.

Notre projet de musée militaire à Cierval devrait être terminé pour la fin de l'année et cette tenue y sera exposée.

Vous renouvelant mes remerciements, je vous prie de croire, Mon Général, à l'expression de mon parfait respect.

J.-L. BRUGGER.

BIBLIOGRAPHIE

APPEL POUR UN LIVRE D'ART EN PROJET et RÉPONSE DES DESCENDANTS A PIERRE AZAM

*« Lettre à mes descendants
Ce que j'attends de vous »*

« Sauvegarder l'amitié franco-marocaine »

« ... Et ce que j'attends de vous, c'est que vous preniez la relève et qu'à votre tour vous œuvriez pour cette mission que je vous confie comme un patrimoine précieux ».

Août 1988, Pierre AZAM.

(Bulletin de la Koumia n° 110, octobre 1988.)

Le 20 octobre 1949 s'éteignait à Rabat le chef de bataillon Gaston Balmigère. Il avait passé vingt-six ans au service des A.I. du Maroc. Son corps fut ramené sur un command-car des goums, jusqu'à Ouarzazate, son dernier poste, où il avait désiré reposer.

Les Aït Ouazouguit avaient été durant les dix dernières années de sa carrière, sa préoccupation constante. Il les connaissait à fond, au point de consacrer d'innombrables heures de ses loisirs à dessiner et à peindre avec une minutie d'enlumineur, leurs merveilleux bijoux, émaux-argent et filigrane, ainsi que leurs tapis mondialement connus. Il a laissé de ces pièces uniques malheureusement en voie de disparition de l'artisanat moderne, un magnifique travail d'ethnologue : 45 planches en couleurs, dont sa fille, Anne Barthélémy-Balmigère a hérité.

Elle a décidé, en accord avec l'Association des descendants dont elle est vice-présidente, et avec Georges Boyer de Latour, leur président, de réaliser à partir de ces documents exceptionnels, un livre d'art, qui s'appellera Tazra, du nom fameux collier des Glaoua.

L'histoire des arts propres aux Berbères — orfèvrerie et tissage — sera contée, ainsi que l'itinéraire historique et social de la Confédération des tribus Ouazouguit dont le territoire s'étend de Telouet au M'Hamid, et de Tineghir à Fom Zguid.

Ce projet commun, cher aux descendants, sera un trait d'union entre eux et les anciens, puisque c'est à partir de l'œuvre de l'un d'entre eux que s'élaborera cet ouvrage, restituant une partie du patrimoine culturel franco-marocain.

Sa parution — Inch Allah! — devrait se situer au cours du dernier trimestre 1990. Il fera l'objet d'une souscription. Mais pour prévoir son plan de financement, les personnes intéressées peuvent d'ores et déjà adresser au président de descendants, Georges Boyer de Latour, une lettre d'intention d'achat. 800 souscriptions seront nécessaires pour réaliser sa parution (Edisud). Son coût se situera aux alentours de 300 F.

Nous remercions d'avance du fond du cœur tous ceux qui porteront un intérêt à ce projet.

Anne BARTHELEMY-BALMIGERE.

HISTOIRES ET COUTUMES BERBERES

par Pierre PREFOL

M. Pierre Prefol, ancien contrôleur civil, vient de publier une brochure *Histoires et Coutumes berbères* (écrit il y a quarante ans).

Il s'agit de 100 pages dactylographiées reproduites et reliées en format 21 × 29,7, disposées en trois parties :

- quatre récits du temps de la Ciba;
- le mariage dans les tribus Ben Hakim et Haouderrane (Zemmour);
- quelques anecdotes authentiques.

Cet opuscule peut être demandé auprès de l'auteur :

M. Pierre Prefol,
21, rue de Civry,
75016 Paris

contre un chèque postal ou bancaire de 45 F (frais d'envoi compris).

Bulletin de souscription

M.

Adresse

souscrit à l'ouvrage de Mme Anne Barthélémy-Balmigère sur les TAPIS ET BIJOUX MAROCAINS.

Ci-joint un chèque de 300 francs (frais d'envoi compris).

Adresser à

Georges Boyer de la Tour,
les Touos du Puits-Neuf,
route de Mons, 83440 Fayence.

DEDALE

par Larry COLLINS

Robert Laffont (1989, 488 p.)

La guerre des cerveaux aura-t-elle lieu? Manipuler à distance le cerveau d'un homme, au moyen d'ondes électromagnétiques à basse fréquence, surtout s'il s'agit d'un chef d'Etat, relève-t-il de la fiction, d'une théorie d'école ou serait-ce la dernière trouvaille de nouveaux apprentis sorciers?

Le nouveau roman de Larry Collins, co-auteur de *Paris brûle-t-il? O Jérusalem, le Cinquième cavalier*, etc., qui, en collaboration avec Dominique Lapierre, le rendirent célèbre, s'appuie sur des découvertes récentes dans le domaine de la recherche sur le cerveau. Deux années d'études et de documentation lui ont permis d'étayer une passionnante intrigue nouée entre l'Amérique et son nouveau président et la Russie de Gorbatchev.

Est-il possible d'imaginer qu'une « bombe cérébrale » ne sera pas un jour mise au point, alors qu'ont été confondus ceux qui, à l'époque, ne croyaient pas au nucléaire, l'amiral Leahy, le premier, conseiller naval de Roosevelt, ancien ambassadeur à Vichy, et qui n'avait pas hésité à déclarer : « Le projet de bombe atomique est le plus stupide dans lequel notre pays se soit lancé. Elle n'explosera jamais. Foi d'expert en explosifs. »

Plus fanatiques, se montrent les experts qui s'efforcent de dérégler le cerveau de certains grands hommes afin de changer le cours des événements. A l'origine du drame qui se prépare, Ann Robbins, une femme, docteur en physique nucléaire, qui, en Californie, étudie les ondes extrêmement basses fréquences, dites E.B.F., est capable de localiser avec exactitude un sous-marin soviétique dans l'immensité des océans. Médium trop dangereux pour les Russes, elle sera assassinée par un envoyé du K.G.B., le trop célèbre Komitet Gossoudarstvenoi Bezopasnosti, le Comité de sécurité de l'Etat que dirige le sinistre Ivan Serguévitch Féodorov, dans la ligne d'un Béria.

Neurologue réputé, attaché à la Maison Blanche, Art Bennington, intéressé par Ann Robbins, l'avait rencontrée peu avant sa mort. Lui-même, avec son équipe, avait conçu un petit appareil facile à dissimuler et capable de modifier le système nerveux et d'altérer les cellules. De leur côté, les Russes travaillent sur le même sujet dans le laboratoire de la terrible doctoresse Xenia Petrovna, la maîtresse de Féodorov, grand patron du K.G.B.

Les Américains le savent depuis le jour où l'un de leurs agents de la C.I.A., à Moscou, vraisemblablement soumis à un semblable appareil, a été amené à révéler le nom de son contact, un colonel russe qui sera fusillé.

Agir directement sur le cerveau grâce à un signal extérieur qui permet de le « flouer », de provoquer chez un homme, à son insu, une réaction de colère, tel est le résultat des expériences auxquelles se livre dans son officine Xenia Petrovna en pratiquant sur des prisonniers des opérations telle l'ablation du noyau amygdalien du cerveau. *Horresco referens!*

Les événements se précipitent qui permettent aux Russes de vérifier leur théorie. Un véhicule bourré d'explosifs qu'ils ont réussi à introduire à Wiesbaden dans un quartier américain provoque la mort de nombreux sujets des States et l'indignation du président décidé à exercer sa vengeance.

A la Maison Blanche où il a réuni ses conseillers, ceux-ci, effarés, constatant que soudain le président ne peut maîtriser sa fureur. Alors que tous pataugent sur les repréailles à exercer, le président qui, à chaque séance, devient plus violent et grossier décide d'envoyer un missile sur Quom et l'Iran soupçonné de l'attentat de Wiesbaden et il refuse d'écouter des avis plus sages. Le missile est programmé et prêt à être lancé quand Art Bennington, présent à chaque réunion, flairer un piège des Soviétiques.

Ceux-ci ont réussi à dérober à l'hôpital de Bethesda l'enregistrement du bilan de santé du président et ils sont en possession de son magnéto-encéphalogramme. L'un de leurs agents a fait pénétrer à Washington un engin conçu pour lire les signaux émis par le centre du cerveau, permettant ainsi de modifier le comportement du chef de l'Exécutif. De son côté, Art Bennington a installé une machine capable de capter tout signal électronique dans son bureau des contre-mesures électroniques de la Maison Blanche.

Ayant rapidement quadrillé Washington, il a peu à peu découvert l'engin mobile d'où partent les signaux destinés à rendre fou le président. Dépisté, l'agent russe ne peut poursuivre son expérience démentielle, mais l'alerte a été chaude. Tout rentrera dans l'ordre, même si Art, qui avait eu une faiblesse pour une belle espionne russe se voit contraint de l'arrêter. Echec russe qui aboutira au suicide du maître du K.G.B.

Souhaitons que ce dossier cérébral ait été un peu arrangé pour les besoins d'un « thriller » et qu'il n'influence pas, un jour, une réalité qui risquerait d'être fatale à l'humanité.

Même en faisant la part de la fiction romanesque et de ce que la science ose actuellement envisager, le roman de Larry Collins n'en est pas moins surprenant et inquiétant. Le talent de ce grand auteur aux résonances cosmopolites n'a pas fini de nous étonner.

Pierre GRENAUD.

LETTRE OUVERTE AUX COUPEURS DE TÊTE ET AUX MENTEURS DU BICENTENAIRE

par Philippe de VILLIERS

Albin-Michel (1989, 140 p.)

Le droit à la vie et le droit à la vérité constituent des droits imprescriptibles et les plus légitimes des hommes. La Révolution s'est chargée de détruire le premier quand l'actualité se permet de défigurer le second.

Afin de rétablir des faits truqués et tronqués, Philippe de Villiers, dans une *Lettre ouverte aux coupeurs de têtes et aux menteurs du bicentenaire*, se dresse en accusateur de la Terreur, prologue aux génocides du XX^e siècle et qui ravagea la Vendée, sa terre natale.

Ancien secrétaire d'Etat à la Culture, président du Conseil général de la Vendée, un des députés les mieux élus, créateur en 1978 du célèbre spectacle du Puy-du-Fou, qui attire Français et étrangers, Philippe de Villiers chasse de race, notamment quand il exhume de la poussière, des archives des documents inédits sur la Révolution dont la célébration du bicentenaire exigeait moins de frais et moins de tapage.

Familier des terres du bocage vendéen, il connaît les halliers et les chemins creux où évoluaient nos paysans en sabots défiant les troupes régulières des Turreau et Westermann exterminant sans pitié, suivant les ordres de la Convention. Il démonte les mécanismes d'une terreur qui avait décidé de faire table rase de la Vendée, département qui avait refusé la conscription qui lui était imposée. Trois cent mille victimes, au cours de massacres horribles, tels ceux des Epesses et les Luc-sur-Boulogne, les noyades du sinistre Carrier, à Nantes, ces tueries programmées devaient être dénoncées.

La célébration du bicentenaire eût été « un acte de fierté », louable, si, en commémorant les droits de l'homme, la vérité n'avait pas été, volontairement, occultée. Et Vil-

liers de stigmatiser une histoire populaire dont les oublis conviennent aux acteurs et aux complices d'un «populicide», selon l'expression des Gracchus Babeuf, orfèvre en la matière. « Dans les programmes du bicentenaire, il n'y a pas un mot sur la Vendée. Pas un mot de compassion. Pas une citation. Pas une allusion... Parce que la Vendée est votre œil de Caïn, messieurs les grands prêtres. »

Si « la terreur fut un système de gouvernement », la Vendée n'en obtint pas moins, au terme d'une guerre atroce, le traité de la Jaunnaye qui reconnaissait aux Vendéens leurs libertés religieuses et leur liberté de conscience, décision que le Concordat devait ratifier.

Napoléon avait su respecter leurs droits inaliénables, lui pour qui Charrette «lais-sait percer du génie». Le chef des rebelles vendéens, fusillé à Nantes, aurait pu véri-fier que la guerre de ses maquisards « a deux siècles d'avance sur l'histoire contempo-raine » et que, déclare Philippe de Villiers « aujourd'hui sur tous les continents, la guerre de Vendée a essaimé ses sources et ses ressources, ses fusions et ses confu-sions ».

En dépit du plan d'extermination voté par la Convention, malgré les rodomontades d'un Turreau : « il faut faire de la Vendée un cimetière national », malgré les déclaration de Barrère évoquant « le chancre qui dévore le cœur de la République, la Vendée, vieux pays enraciné dans sa foi, a survécu. Ses hommes ont continué à payer de leurs personnes, comme en témoignent, à Verdun, leurs soldats enterrés dans la tranchée des baïonnettes. Toujours présents dans la guerre, ils peuvent se glorifier de leurs deux grands hommes, nés dans le même village de Mouilleron-en-Pareds : Clemen-ceau, le vieux Tigre, vainqueur de la guerre de 1914-1918 comme notre maréchal Jean de Lattre qui, après avoir hissé notre drapeau sur le Rhin, signera à Berlin la capitulation de l'Allemagne. Deux partisans du « ne pas subir ».

La lettre de Philippe de Villiers fera date et s'inscrira dans l'histoire d'une France meurtrie. Ce « cri du cœur » d'un Vendéen de souche, d'un homme de foi, exalte le souvenir d'une geste héroïque dont nous avons le droit d'être fiers, comme nous avons le devoir de la tirer de l'oubli.

Pierre GRENAUD.



AVIS DIVERS

Recherche de documents sur l'Indochine

René Nail, rédacteur en chef de la revue «39/45 Magazine» et auteur d'un livre en plusieurs tomes *Indochine*, serait intéressé par toutes photos, documents, relatifs à l'Indochine, et particulièrement la RC 4. Tout document envoyé sera restitué.

M. René Nail,
35, rue du Pré-Saint-Gervais,
75019 Paris.
Tél. : 42.40.25.37.

Démarches à accomplir par le conjoint survivant

L'U.N.C.A.M. vient d'éditer une brochure concernant les démarches à accomplir par le conjoint où les ayants-droit des militaires décédés en activité ou en retraite.

Cette brochure est disponible à l'U.N.C.A.M. au prix de 3 F. Les demandes éventuelles doivent être adressées avec le règlement au bureau de Paris. Elles seront honorées à condition que le nombre de brochures commandées atteigne au moins la cinquantaine.

Almanach du combattant

L'Almanach du combattant 1990 sera plus spécialement orienté vers les combats de 1940.

Son prix est de 50 F.

Écrire :

Comité national du Souvenir de Verdun,
24 bis, boulevard Saint-Germain,
75005 Paris.

Anciens combattants, vos tiers provisionnels sont à la baisse!

Il est effectivement possible, pour les anciens combattants et les victimes de guerre à titre militaire, de diminuer leurs tiers provisionnel. Comment? En s'inscrivant à la Retraite mutualiste du combattant.

Ce complément de retraite, mal connu, se présente tout à fait avantageusement. Cette fiscalité exceptionnelle, jugez-en plutôt : non-imposition de la retraite, remboursement sans droits de succession du capital constitué, et enfin et surtout, déductibilité du revenu imposable de l'intégralité des cotisations versées, ce qui permet ainsi de payer moins d'impôts...

N'hésitez pas à vous renseigner sur ce droit à réparation par la Nation, en donnant votre date de naissance à la :

Mutuelle retraite des A.C.V.G.

73, rue Jeanne-d'Arc, 76000 Rouen.

Tél. : 35.88.79.44 - 35.71.37.11.

L'Armée d'Afrique

Vous qui avez été tirailleur, zouave, légionnaire, marsouin, goumier, parachutiste, spahi, saharien, chasseur d'Afrique, harki, mokhazni, marin, gendarme, sapeur, transmetteur, artilleur, tringlot, etc., adhérez à l'association Souvenir de l'Armée d'Afrique, dont le mémorial s'élève à Saint-Raphaël, sur l'esplanade «Bachaga-Boualam», au bord de la Méditerranée, face à cette terre d'Afrique que nous avons tant aimés et pour laquelle tous nos régiments ont consenti tant de sacrifices pendant cent trente ans.

Tous ensemble, soyons fiers de l'œuvre réalisée par la France, et par sa prestigieuse Armée d'Afrique qui, après avoir débarqué en Italie, en Corse puis en Provence prenait une part importante dans la libération de la métropole.

Vous n'avez pas honte de l'œuvre de la France en Afrique? Mais au contraire vous êtes fiers d'avoir apporté votre contribution à la réalisation de cette magnifique œuvre humanitaire bien avant que ce soit la mode!

Association « Souvenir de l'Armée d'Afrique », B.P. 528, 83700 Saint Raphaël.



CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†), colonel PICARDAT, colonel LUCASSEAU (†)

MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS, Georges BOYER de LATOUR, Catherine COUSIN (née LUCASSEAU), François DELHUMEAU, Florence LECHAT (née de MAREUIL), Chantal L'HERITIER (née FEAUGAS), Francine de LIGNIERES (née PICARDAT), Hélène LE GUOGUIEC (née de LIGNIERES), Max de MAREUIL, Michel PASQUIER.

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président	Georges BOYER de LATOUR	Tél. : (16) 94.76.41.26
Vice-président	Anne BARTHELEMY	Tél. : (16) 93.24.14.65
Secrétaire générale	Antoinette-Marie GUIGNOT	Tél. : (1) 42.60.29.98
Secrétaire générale adjointe	Jacqueline MAURER	Tél. : (1) 45.06.69.36
Trésorier	Michel PASQUIER	Tél. : (16) 47.50.94.49
Trésorier adjoint	Jean BERTIAUX	Tél. : (16) 86.62.20.95
Administrateurs	Jean-Francis CARRERE	Tél. : (1) 60.08.01.40
	Cyril VILLERBU	
	Jacques PASQUIER	Tél. : (1) 42.53.72.91
	Simone LABATAILLE	Tél. : (1) 45.04.47.29
	Florence ESPEISSE	
	Robert COUDRY	Tél. : (1) 46.6.70.06

Cotisation : 50 F.

Chèque à libeller au nom de :

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

et à adresser à :

Georges BOYER de LATOUR, président,
Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

Abonnement au *Bulletin de la Koumia* 130 F.

Chèque à adresser à :

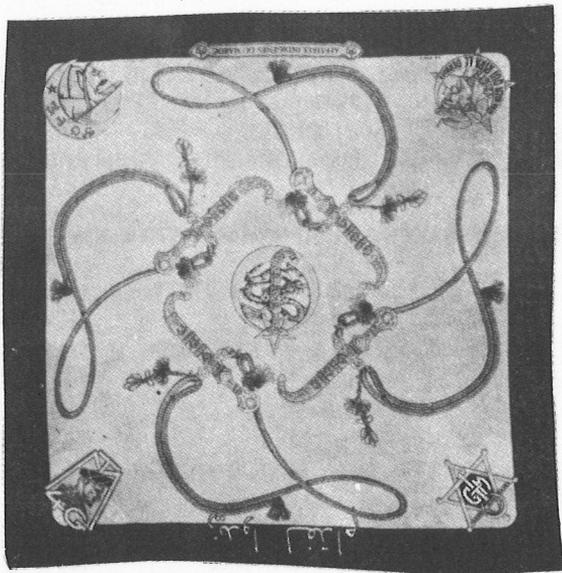
LA KOUMIA,
14, rue de Clichy, 75008 Paris.

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en trois tons :

- fond sable et bordure bleue ;
- fond blanc et bordure bordeaux.

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 500 F plus 30 F de frais d'envoi en province.



Philippe POULIN

MASSEUR KINESITHERAPEUTE

diplômé d'Etat

Agréé par la Sécurité sociale

160, Grande-Rue

Tél. : 46.26.19.49 92310 SEVRES